[Victor Nicolet]

Lamartine

et

les Alpes

Hommage de l'Auteur

[Les Romantiques et la Montagne]

LAMARTINE ET LES ALPES

J. Tière de Engel

Extrait du *Bulletin de l'Académie delphinale,* 4me série, t. VIII.

ACADÉMIE DELPHINALE

LAMARTINE ET LES ALPES

DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

M. VICTOR NICOLET

ET

RÉPONSE DE M. MARCEL REYMOND

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

Séance du 4 juillet 1894



GRENOBLE

IMPRIMERIE F. ALLIER PÈRE ET FILS

26, Cours Saint-André, 26

1894



LAMARTINE ET LES ALPES

DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE DELPHINALE

PAR

M. VICTOR NICOLET

MESSIEURS,


EN venant occuper une place, que je dois uniquement à la bienveillance extrême de l'Académie, et d'où les circonstances, — non mes désirs ni mes efforts, — m'ont tenu pendant si longtemps éloigné, je sens que ma dette envers vous comporte autant d'excuses que de remercîments.

Aussi la reconnaissance et la confusion, accrues par les années, se mêlent si bien en moi aujourd'hui que je ne sais insister ; et avec une sincère humilité je vous prie d'en agréer le double hommage.

La faute fut d'autant plus grande que mon prédéces-

seur devait être particulièrement loué parmi vous. L'éloge que je lui apporte en ce moment a, du moins, le mérite d'être assez tardif pour confiner presque, hélas ! à la postérité.

M. Félix du Boys était le fils aîné de M. Albert du Boys, dont le nom est de ceux qui ne s'oublieront pas ici, car ce nom est une des gloires de votre Académie, ni ailleurs, car il représente admirablement l'union féconde des Lettres avec le Droit, et restera associé à l'un des plus beaux mouvements d'idées de notre siècle.

Digne fils de son père, M. Félix du Boys nous a laissé le souvenir d'un magistrat qui fut de son temps, par la largeur et l'élévation de ses idées, et d'un magistrat d'un autre âge, par l'indépendance et la dignité de son caractère.

Puisque je dois me borner aux titres littéraires qui avaient attiré sur lui l'attention de votre Compagnie, — ce fut d'abord, en 1865, une étude sur *Mounier,* lue à la Conférence des Avocats de Grenoble, étude pleine de sagacité, de distinction et d'élégance, écrite en un style déjà sûr de lui-même.

En 1866, c'est sa thèse de doctorat en droit sur les *Associations Coopératives,* que des aperçus très modernes et quelques pages d'érudition font encore apprécier aujourd'hui. Composée à la veille de la loi de 1867, qui, la première, a salué la bienvenue des Sociétés coopératives en leur donnant une législation pratique, cette étude offre l'intérêt de nous retracer un double tableau : celui de l'état des esprits qui désiraient et préparaient la réforme de 1867, et celui des embarras juridiques au milieu desquels tâtonnaient ces Sociétés nouvelles, où le travail devait se faire légitimement l'égal du capital. Aussi, la Thèse de M. du

Boys, écrite avec la lucidité que donnent la rectitude de l'esprit et l'habitude d'approfondir, reste-t-elle un document utile d'histoire du droit et d'économie politique.

En 1874, le jeune Procureur de la République se fit remarquer dans un procès retentissant qui se déroulait devant le Tribunal correctionnel de Tournon, affaire d'association illicite et secrète, dite du complot d'Annonay. Après avoir démasqué « ces hommes qui se prétendent citoyens et qui sont ennemis de la société », il terminait ainsi son réquisitoire : « Notre mission est de défendre la Société contre ceux qui l'attaquent, la justice contre ceux qui la méconnaissent, et la loi contre ceux qui la violent. »

Le discours de rentrée de la Cour de Grenoble en 1876, que M. F. du Boys prononça comme substitut du Procureur général, était bien pour le désigner à tous vos suffrages. Il traitait : « *Des rapports du Droit et de l'Histoire et des Magistrats historiens du Dauphiné* ». On dirait, Messieurs, un chapitre de premier ordre de vos Annales. On dirait une galerie de vos ancêtres, ou le récit de vos origines remontant aux réunions savantes et aux salons littéraires des grands parlementaires Dauphinois. On dirait l'éloge délicat et achevé de vos travaux, de votre méthode, de vos statuts, puisqu'on y voit les hommes célèbres de notre province aimant et cultivant son histoire, et créant ainsi ces traditions dont vous êtes les fidèles continuateurs.

M. F. du Boys se préparait à venir vous rejoindre et ébauchait son Discours de réception à l'Académie Delphinale, lorsque la mort brisa une vie précieuse dans la prime maturité de l'âge et du talent. Le deuil de cette perte eut son retentissement, non seulement dans la cité et la

province, mais, au delà, dans les relations nombreuses et distinguées qu'avaient groupées l'aimable notoriété de M. Albert du Boys et l'amitié d'un grand Évêque.

Par ce faible tribut offert à la mémoire d'un collègue regretté entre tous, je viens de montrer, Messieurs, combien je suis peu digne, et combien flatté de lui succéder parmi vous.

MESSIEURS,

Pour vous présenter un sujet digne de l'Académie, j'ai longtemps cherché dans le domaine habituel de vos nobles travaux, c'est-à-dire parmi les souvenirs et les gloires de notre histoire provinciale. Mais, il faut bien se l'avouer en parcourant vos Annales si riches et si complètes, l'invention d'un aperçu nouveau est devenue le brevet exclusif d'une expérience consommée, ou bien un rare bonheur. En outre, la recherche des documents, si féconde et si chère aux goûts contemporains, non moins captivante dans son labeur même que dans ses précieuses trouvailles, demande une patience et une longueur de temps dont notre vie moderne a encore fait un privilège.

Oui, vous me l'accorderez, celui dont les loisirs sont rares et brisés ne peut que difficilement aborder par lui-même les études approfondies d'histoire et d'archéologie, ou les hautes spéculations philosophiques qu'il admire chez vous. Et s'il n'a pas fermé sa vie aux jouissances de l'esprit, il va, sans doute la loi des contrastes aidant, il va plus facilement vers les poètes. *Sollicitæ jucunda oblivia vitæ.* Il sent que les poètes peuvent être

les compagnons rapides et charmeurs des volages instants qu'il est permis de dérober à la dispersion grandissante de l'existence.

O brièveté des brièvetés! Celui dont je veux vous entretenir a dit : « Les jours de poète sont courts, même dans les plus longues vies d'homme. » Hélas! combien plus courtes encore, pour nous profanes, les minutes que nous pouvons passer avec les poètes! — Aussi, à tout prendre, n'est-ce pas à la poésie que doivent appartenir de préférence ces précieuses parcelles d'heures, à la poésie, reine des arts, synthèse harmonieuse et presque immatérielle de la musique, de la peinture et de la pensée ?

J'ai donc présumé, Messieurs, qu'à l'aide de ces circonstances atténuantes, je serais excusé de vous apporter un sujet plein de choses « déjà vues », surtout s'il pouvait avoir quelque rapport avec ces belles Alpes, que nous voyons aussi sans cesse, en les admirant toujours. Sachant combien vous aimez qu'on vous parle des Alpes, au nom de l'histoire, de la stratégie, de l'art ou de la science, j'ai pensé que les Alpes me permettraient à leur tour de vous parler d'un poète, même « non Dauphinois », même très étudié de nos jours, et sur lequel tout semble avoir été dit; je veux nommer le poète qui a remué dans notre siècle les ondes poétiques les plus mélodieuses, celui que la critique[1] place de nouveau au premier rang, et qui fut, nous assure-t-elle, plus qu'un

[1] Brunetière, *Histoire et Littérature,* tome III. — *Poésie Lyrique, passim.* — E. Deschanel, *Lamartine,* 2 volumes.— E. Faguet, *XIX*e *siècle.* — J. Lemaître, *Les Contemporains,* et Semaine dramatique du *Journal des Débats,* juillet et août 1893. — De Vogüé, *Revue des Deux-Mondes,* 1892. p. 444. — Théophile Gautier et V. de Laprade ont émis des appréciations semblables.

poète, mais la poésie toute pure, la *même* poésie, comme dirait Corneille.

Toutefois, autant il est simple et doux de lire les poètes, autant il est malaisé d'en écrire. Et l'objection qui reste, — qui est plus qu'une objection, qui est un danger, — c'est l'extrême prétention qu'il peut y avoir à parler de Lamartine. J'espère me la faire pardonner en le laissant surtout parler lui-même dans ses vers jamais trop répétés. Et le danger, je le brave en raison du but que je voudrais atteindre. Il s'agirait, en effet, — sans paradoxe, et si je n'étais pas trop au-dessous de la tâche, — de montrer qu'il est plus Dauphinois qu'on ne pense, le chantre du *Vallon*, du *Lac*, de *Jocelyn*, et de faire voir par quelles racines profondes, par quels droits à la gloire et à la reconnaissance il se rattache à nos Alpes.

LAMARTINE ET LES ALPES

PREMIÈRE PARTIE

LAMARTINE DANS LES ALPES

Lamartine est un poète de la nature et le plus grand que nous ayons, — presque le seul, va jusqu'à dire M. Brunetière. Qu'est-ce à dire, et comment celui qui est né poète devient-il poète de la nature ? Ce n'est pas dans les écoles ou dans les livres ; non, la nature s'enseigne elle-même et livre sa connaissance à celui qui la contemple ; en muse qu'elle est, elle veut ses nourrissons. Vous savez comment elle allaita Lamartine. Tandis que l'enfance de Musset s'écoulait dans une rue banale de Paris, celle de Victor Hugo dans les camps et les déménagements de garnisons, Lamartine, comme Virgile, avait le bonheur d'avoir une terre natale, d'y parfumer ses premières impressions, d'y planter ses souvenirs, d'y connaître les champs, les bois, les eaux, les horizons, la terre et le ciel en un mot [1].

[1] *O fortunatum nimium,* car il a connu son bonheur ! « Nous avons été favorisés du ciel, nous sommes nés et nous avons grandi loin de l'ombre morbide des villes, à l'ombre salubre du verger de notre toit rustique, à l'ombre d'un rocher, et les chants

Aussi, quand on veut avoir la genèse de l'œuvre de Lamartine, faut-il toujours remonter à la source, c'est-à-dire revenir à Milly, à ce paysage doux et large, virgilien en été, ossianesque en hiver, « air de feu, ciel de neige », qu'il a respiré par tous les pores de son âme naissante, auquel il rapportera toujours, même en Orient, ses comparaisons aussi bien que son cœur.

Il l'a dit lui-même : « Le grand poète philosophe « prend son caractère, ses idées et ses images dans les « scènes de la nature qu'il habite, ou qu'il a le plus habi- « tuellement sous les yeux. Telle nature, tel style, voilà « selon moi un incontestable axiome de haute litté- « rature [1]. »

Cette loi du milieu, ou de l'atmosphère ambiante, ne pouvait être négligée par les littérateurs psychologues de nos jours, et c'est bien par Milly que débutent toutes leurs études sur Lamartine. M. E. Deschanel qui vient de consacrer à Lamartine, poète et politique, une œuvre de longue haleine et de grande valeur qu'on peut, sur beaucoup de points, considérer comme définitive, entre en matière avec une analyse très heureuse du germe poétique de Milly, décrivant avec complaisance le village rustique blotti dans un repli des montagnes du Mâconnais, les sentiers pierreux et ensoleillés, les collines couvertes de vignes à mi-hauteur et de maigres pâturages, de buis ou de rochers au sommet, les ruisseaux dans les

des bergers nous ont bercés tout près de la terre, entre les genoux de nos mères. . . . .
. . . Malheureux ceux qui n'ont pas respiré en naissant l'âme des champs, des montagnes, des cieux et des mers, qui s'exhale de la nature à l'aube de la vie. » *Cours de Littérature*, 24e Entretien.

[1] *Cours familier de Littérature*, 10e Entretien.

prés ombragés de saules, les petits bois de chênes, les rideaux de peupliers çà et là, puis les « montagnes » qui succèdent aux « montagnes », et au-delà « la Saône que parfois voile la brume ».

C'est bien cela, en effet :

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature.

« Je suis né parmi les pasteurs. » — « Je suis un cep « de nos collines. » — « Et c'est là qu'est mon cœur ! »

I

Les Alpes de l'horizon et des voyages.

Mais si ce cadre est exact, est-il complet ? Je dis qu'il y manque un élément capital, si on le borne à la Saône. Au-delà du fleuve endormi et de la Bresse mollement étendue, il y a les montagnes, les grandes et les vraies : d'abord la chaîne du Jura, et plus loin, les Alpes, dont le géant, entouré des dentelures élancées de ses satellites et prolongé par nos chaînes voisines, s'aperçoit si bien, au clair du matin et du soir, du haut des coteaux mâconnais. Le jeune poète les avait nécessairement sous son regard. Le continent blanc lointain formait l'extrémité mystérieuse de ses vastes plaines et le contraste attirant de son tendre paysage de collines et de vallons. Et il y rêvait, lui, le précoce amant du couchant et de l'aurore, lui « qui vivait dans l'horizon plus que dans lui-même ».

Combien de fois depuis n'a-t-il pas parlé des Alpes de son enfance, qu'il appelle les « sublimes montagnes » ? Est-ce que les premières *Confidences* ne nous montrent pas de Milly « les neiges rosées et ombrées du Mont-« Blanc, dont on distingue les ossements gigantesques et « les angles rentrants ou sortants, comme si on était à « une portée de regard » ? Est-ce que *Graziella* n'a pas pour frontispice le souvenir de ces neiges éternelles contemplées du coteau natal ? En remontant plus haut, est-ce que la composition littéraire qui fut son premier succès de collège ne disait pas déjà : « Enfin le « soleil écarte là-bas, du côté du Mont-Blanc, d'épais « rideaux de brouillards ou de nuages [1] » Et en descendant bien avant dans sa vie, est-ce que le *Tailleur de pierres de Saint-Point,* où est décrit avec un minutieux amour le pays d'enfance, n'est pas tout parsemé de la pensée du Mont-Blanc, sur lequel « là-bas se lève le soleil », et dont la vue inspire des comparaisons comme celle-ci : « Comme la neige tombée du ciel, il y a peut-« être plusieurs fois mille ans, là-bas, sur le Mont-Blanc « que vous voyez d'ici, et qui n'a pas fondu, éclaire le « soir et le matin la plaine encore sombre du plat « pays.... » ?

Loin de restreindre son cadre, le poète l'agrandissait. Voici ce qu'il voyait par delà la Bresse « semblable à une vaste forêt », par delà le Jura « qui cache le lac Léman » : « Toute la chaîne des Alpes, depuis Nice jusqu'à Bâle, « et au milieu le dôme blanc et rose du Mont-Blanc, « cathédrale sublime au toit de neige, qui semble rougir « et se fondre dans l'éther, et devenir transparente

[1] *Souvenirs et portraits.*

« comme du sable vitrifié sous le foyer du soleil, pour « laisser entrevoir à travers ses flancs diaphanes les « plaines, les villes, les fleuves, les mers et les îles « d'Italie[1]. »

Le Mont-Blanc, comme une obsession d'enfance, lui fournit une de ses locutions usuelles : un but difficile à atteindre, ce n'est pas la mer à boire, c'est le « Pic du Mont-Blanc[2] ». Le Mont-Blanc est aussi le titre d'une de ses plus symboliques *Harmonies,* composée, il est vrai, « sur un paysage de M. Calame », mais avec une envolée qui trahit la connaissance de vieille date et la dictée de la nature. — Oui, le Mont-Blanc a été une de ses premières leçons de choses poétiques.

*
* *

Continuons à chercher dans la vie et l'œuvre de Lamartine ses contacts et ses affinités avec la nature alpestre. Au sortir du pays natal, c'est le collège qui va l'en rapprocher davantage. Et pour ne pas parler de Lyon, — (où l'horizon des Alpes est cependant bien beau quand il y a un horizon, mais où il ne vit qu'une prison et des geôliers), — c'est Belley, « avant-scène des Alpes », suivant son expression, où son âme fait un pas de plus

[1] *Lettre à M. d'Esgrigny,* servant de préface aux *Harmonies.* — Ce n'était pas pure imagination : La mère de Lamartine disait aussi : « Quand on est en haut de Milly, on voit le Mont-Blanc et toute la chaîne des Alpes couverte de neiges éternelles. » *Le Manuscrit de ma Mère,* p. 103.

[2] De même au lieu du proverbe, bien *vigneron* pourtant : quand le vin est tiré il faut le boire, il dira volontiers : « La pierre une fois ébranlée et arrachée de la montagne, il faut qu'elle roule jusqu'au bas. » *Lettre à Bienassis,* 1824. « Je suis une plante de pleine terre et de montagne », dit-il encore dans ses *Souvenirs.*

vers la poésie, à l'aspect de lieux plus sauvages et au commerce de maîtres aimés. Il y balbutie ses premiers vers, qui atteignent déjà le terme élevé du sentiment de la nature, ce cantique sur le torrent de Tuisy [1], où l'on peut voir, a-t-il dit dans la suite, « la pente et la pre-« mière goutte de ce ruisseau de poésie qui devint plus « tard les *Harmonies*. L'enfant est le germe de l'homme. » Dans un des Entretiens de son cours de littérature [2], entretien qu'il intitule : *Comment je suis devenu poète,* il retrace de loin, mais avec une vivacité toute fraîche, les impressions de ses promenades silencieuses avec le P. Varlet à travers les montagnes du Bugey : « Je « concevais une sourde et fervente passion de la « nature, et au fond de la nature j'adorais Dieu. » « Cette belle et pittoresque nature, ajoute-t-il, était « comme un livre qu'on m'aurait contraint à lire pendant « un certain nombre d'heures par jour, en le déchiffrant « tout seul.... Je m'y plongeais par tous mes sens. Ciel « sur ma tête, herbes et fleurs sous mes pieds, Alpes « lointaines, Rhône rapide, cascades écumantes, hori-« zons sinistres ou gracieux sous mes regards, ombres « des forêts sur mon front, *océan bleu de l'air des mon-« tagnes autour de moi*.... Ces impressions auraient « rendu le rocher poète [3]. »

[1] Le vrai nom est Thoys.

[2] *Cours de Littérature,* 23e Entretien. — Cet entretien est capital dans l'étude psychologique de Lamartine; il montre, avec une irrécusable clarté, que les deux sources de sa poésie ont été la nature et la religion. Ses autres écrits, comme ses poésies, le confirment sans cesse.

[3] « Élevé dans la solitude et la simplicité de la campagne, la grande nature et la grande foule me donnaient des éblouissements. » *Cours de Littérature,* 7e Entretien.

Vous le voyez, la fibre montagnarde ne saurait être passée sous silence dans la formation de ce tempérament de grand artiste. Éveillée par les visions de l'enfance, développée ensuite par la lecture passionnée d'Ossian, elle deviendra bientôt un élément essentiel de sa poétique.

*
* *

Ses trois amis de collège et « de tous les temps », amis de cœur et compagnons d'essais lyriques, tenaient à notre pays, et, chaque année, les vacances d'abord, plus tard les fréquentations amicales de la jeunesse, l'appelaient chez l'un ou chez l'autre, pour le mettre en communication plus directe avec nos Alpes. C'était chez Aymon de Virieu, « à Pupetières, près du Grand-Lemps », cadre du *Vallon*[1] lui-même encadré par les Alpes; — chez Louis de Vignet, à Chambéry, près du *Lac*, parterre et miroir des Alpes; — chez Prosper Guichard de Bienassis, dans un petit château des environs de Crémieu, sur le premier échelon des Alpes, « colline à peine renflée sur la plaine comme une vague décroissante qui apporte un navire à la plage[2] ». — Souvenirs qui ne passeront pas! Il reviendra souvent dans ses lettres sur « les jours heureux passés à Bienassis et à Lemps ».

Sa *Correspondance*, combien elle le fait mieux connaître que les *Confidences*, plus exactement et plus favorablement! Elle nous montre l'homme toujours bon, généreux

[1] « Tu es donc à Pupetières. Tu dois être heureux dans le vallon célèbre, dont l'ombre est à toi et le bruit à moi. » — Lettre à Virieu. *Correspondance*, IV, p. 245.
[2] Préface des *Confidences*.

et grand : elle est, pourrait-on dire, la seule prose de Lamartine, sa prose d'auteur étant une continuelle poésie. — Or, sa correspondance avec ses amis précise les nombreuses courses et voyages à pied qu'il faisait si volontiers : de Belley à Mâcon, de Chambéry au Grand-Lemps, de Milly à Aix, etc. Seul et le sac sur le dos « il « s'en allait, tout le long de la route, chantant comme un « troubadour quelque vieille romance, en composant « même tout en marchant, et lorsqu'il trouvait quelque « beau site, s'asseyant pour le contempler tout à loisir [1] ». Il y avait aussi les excursions pédestres à deux ou à trois. Lorsque ses amis lui écrivaient d'un projet de course à la Grande-Chartreuse, « le livret et le crayon à la main », et qu'il ne pouvait y prendre part : « Voilà qui me fait battre le cœur ! » répondait-il.

*
* *

Et Grenoble ? — Il y avait fait un premier séjour en 1804, à l'âge de quatorze ans, pendant les vacances qui suivirent la première année de Belley. Les trois camarades, Lamartine, Virieu, Bienassis s'étaient donné rendez-vous chez ce dernier près de Crémieu. Et voici l'équipée que Lamartine retrace dans ses *Mémoires :*

« Puisque nous sommes libres en Dauphiné, nous

[1] Revenant dans ses *Souvenirs et portraits* sur le voyage à pied qu'il fit de Belley à Mâcon à la fin de ses années de collège : « Les « beautés de la nature, dit-il, c'étaient nos vers grecs et latins tra- « duits par Dieu lui-même en images grandioses et vivantes, une « promenade à travers la poésie de sa création. Cette route ne fut « qu'une ivresse. »

« dîmes-nous, allons voir ses merveilles..... En reve-
« nant de la grotte de la Balme, nous conçûmes le projet « de visiter la Grande-Chartreuse, la vallée du Graisi-« vaudan et Grenoble. Mme de Montlevon ne nous refusa « pas son cheval et sa voiture. Le lendemain, conduits par « son domestique, nous partîmes la nuit, en chantant « joyeusement les cinq ou six airs de romances héroïques « ou mélancoliques que nos familles nous avaient appris, « et que les échos du Dauphiné répétaient. L'enthou-« siasme de la jeunesse nous faisait délirer. On eût dit « une carriole d'insensés ivres des premières ivresses de « la liberté. Partout où nous nous arrêtions, dans les « auberges de village, nous répandions l'étonnement et « la joie communicative. Nous visitâmes ainsi Voreppe, « Voiron, et nous entrâmes enfin dans Grenoble, *d'en-« chantement en enchantement*. Notre ami Bienassis y « avait un parent célèbre, M. Comte, qui nous reçut à « merveille. Nous logions dans une auberge, fameuse « depuis, où Bonaparte, revenu en triomphe de l'île « d'Elbe, goûta les premières douceurs et les premières « illusions de son retour. *Grenoble nous parut le nœud « des Alpes.* Les rochers et les eaux de l'Isère, la vallée « de Graisivaudan, les forêts de sapins, les neiges qui « les argentent nous firent une impression grave qui « éteignit un peu notre jovialité enfantine. Quand la « nature montre son visage sévère, elle assombrit « l'homme. L'admiration n'est pas gaie; elle est grave. « *Je le sentis pour la première fois.* »

S'il n'y fit pas plusieurs autres voyages avec Virieu et Vignet, Lamartine revint sûrement à Grenoble en 1808 voir Bienassis qui faisait son Droit. Il connut la place Grenette, car son ami l'étudiant y demeurait chez son

oncle, le même « M. Comte, médecin, maison des Jacobins ». De nombreuses lettres portent cette adresse. Elles demandent des « nouvelles de Grenoble, de l'agréable société et des femmes poètes » qu'on y voit. Elles engagent son ami « à ne pas aller bien souvent au théâtre, surtout dans une petite ville comme Grenoble ». Elles témoignent du désir de revenir : « Que dirais-tu si, prenant sans bruit la diligence de Grenoble, j'allais à neuf heures du soir te surprendre au coin de ton feu ? » et ailleurs : « Oh ! que n'ai-je été du voyage de Grenoble ! ». Elles parlent même de nos orangers : « Te promènes-tu sous les orangers de Grenoble ou sur le chemin par où nous y arrivâmes ensemble? [1] »

*
* *

A Paris, Lamartine fit également trois amitiés de jeunesse qui ne durent pas lui faire oublier nos montagnes : M. de Vaugelas, de Die, auquel il écrivait « cher camarade, aujourd'hui ermite dans les montagnes de la Drôme » ; M. Rocher de la Côte, « d'une tournure charmante et de la figure la plus spirituelle et la plus fine que jamais Dauphinois ait portée [2] » ; enfin M. Auguste Bernard, de Lyon.

[1] *Correspondance,* t. I, pp. 4, 59, 95, 128, 136, etc. — « J'ai été avant-hier deux fois retenir ma place pour Grenoble et deux fois je me suis dédit pour de trop fortes raisons. Donne-moi toujours la rue et l'adresse de la bonne auberge pour que j'y aille débarquer, si cela m'arrive. « I, p. 20 (mars 1810, à Bienassis). En 1825, il écrit encore d'Aix à M. Rocher : « Je désirerais bien pouvoir aller par Grenoble. Je ferai tout ce que je pourrai. » III, p. 349.

[2] *Corresp.,* II, p. 81.

En définitive, si l'on examine bien, les premières relations de Lamartine furent surtout dauphinoises et savoisiennes, plus même que mâconnaises. Encore dans les premiers temps de Paris, outre les noms déjà cités, ceux qui reviennent le plus souvent dans la *Correspondance* sont : de Montchalin, de Chanay, Mounier, de Saint-Mauris, Dubois, etc. « Faites mes compliments à un charmant jeune homme que je vous félicite d'avoir recruté « et avec qui je crois que vous vous lierez avec plaisir, « c'est M. Dubois, que j'ai connu à Paris et que je « reverrai, j'espère, en allant vous voir [1] ». — Il s'agit sans nul doute de M. Albert du Boys, père de mon prédécesseur à l'Académie, qu'une alliance avait rapproché du poète. M. de Montherot, cousin germain de M. du Boys, avait épousé vers 1821 une sœur de Lamartine, Mlle Suzanne. J'en tire cette conclusion que le poète connut, au moins de nom, la demeure de la Combe de Lancey et sa situation au premier étage de ce qu'il appellera plus tard les Alpes du Dauphiné.

Jusqu'au moment où la célébrité s'empara de lui pour le condamner à la servitude de la capitale et aux grands voyages, Lamartine vécut donc par la correspondance, les séjours et les visites, principalement dans nos pays, dans ce triangle formé par Aix, Grenoble et Lyon.

Déjà à Naples, il regrettait son monde du Dauphiné et de la Savoie, et voici ce qu'il écrivait à Virieu, le 29 novembre 1820 : « Viens donc, c'est mon refrain. Tu ne seras pas ennuyé du monde, il n'y a rien qui vaille : les hommes ne comptent pas ici, il y a une société inférieure à celle de Chambéry ou de Grenoble ».

[1] *Lettre à M. Rocher*, Aix-les-Bains, 13 juillet 1825.

2

Et à Paris, après le succès des *Méditations,* combien de soupirs de regrets pour les montagnes et les bois, qu'il n'a plus le temps de venir revoir, et dont il a dès lors concentré le culte dans sa résidence de Saint-Point! Saint-Point où il viendra reprendre haleine à travers les fatigues de la littérature et de la politique, Saint-Point, son Pupetières, comme il le dit sans ambages à Virieu : « Tu sais que Saint-Point est contemporain de Pupe- « tières: ce sont deux nids de même forme, préparés par « la nature à deux oiseaux de même plumage. Tu y « retrouveras tes tours, tes corridors, tes tilleuls du « temps de Henri IV, tes bois, tes ruisseaux et tes « prés[1] ».

* * *

Mais n'anticipons pas, et revenant à la première jeunesse du poète, n'oublions pas les voyages en Suisse dont il jouit aussi avec ardeur. Il passa la période des Cent Jours soit dans la famille de Vincy, près de Nyon, où il fit ses premières *Stances* sur les Alpes, heureux de voir de plus près « les innombrables cimes blanches de neiges éternelles qui servent comme de degrés au Mont-Blanc[2] », soit à la recherche d'une « solitude ignorée dans les montagnes et les vallées les plus ombreuses de

[1] 10 mai 1822, III, 175. — « Garde-toi, au nom du sens commun, de toucher à Pupetières dans un autre esprit que le gothique. J'en ai pris la passion, la manie, la rage. Je vois que c'est le seul genre qui supporte notre médiocrité. » *Lettre à Virieu,* Londres, 22 août 1822, III, 186.

[2] « Je m'arrêtais partout pour m'incorporer, pour ainsi dire, cette splendide nature par les yeux. » *Confidences.*

la Savoie pastorale »; soit « dans un chalet abandonné du Chablais, sur la grève la plus déserte du lac Léman[1] ». Là il s'imprégnait des enchantements pressentis par J.-J. Rousseau et qu'il devait si bien transfigurer un jour; là il apercevait Byron sur une barque aux lueurs d'un orage; là il plaça son épisode du *Chevalier* publié dans les « *Poésies inédites* ».

« Mes voyages me portaient souvent vers les Alpes », écrit-il encore dans les *Confidences*. L'homme qui m'y attirait le plus était le baron Louis de Vignet. » Cet ami l'introduisit dans la famille de Maistre, où il trouvait « la société du génie alpestre ». Tantôt à Servolex, tantôt à Bissy, il eut en effet l'occasion de fréquenter le comte J. de Maistre, qu'il appelle encore « un Bossuet alpestre ». En quittant ces hôtes, il leur fit hommage de l'*Adieu* des *Méditations :*

Nous ne verrons plus le soleil
Du haut des cimes d'Italie
Précipitant son char vermeil.

Du moins ces vers nous font voir que l'ancien moule poétique, XVIIIe siècle et empire, n'était pas encore brisé.

*
* *

Mais arrive cette grande étape de la vie de Lamartine qui est Aix-les-Bains et le Lac. C'est ici vraiment, au seuil de nos grandes Alpes, que naquit la poésie lamartinienne, portant à des hauteurs nouvelles la vision de

[1] *Cours de littérature,* 10e Entretien.

l'idéal et de l'infini. Je ne saurais insister sur un point si connu de l'existence de Lamartine. Cependant je dois y faire la part des Alpes, qui passent peut-être trop inaperçues chez la plupart de ses biographes. Les premières pages de *Raphaël* font aussitôt briller les Alpes « qui se noient dans un firmament sans ombre et sans fond » ; mille tableaux, mille comparaisons tirées de la montagne émaillent le cours de cette langoureuse histoire, dont les dernières lignes redisent encore « les cascades ruisselant des glaciers dans les lacs ».

Raphaël met en plein jour deux goûts bien prononcés de notre poète : celui des courses dans les montagnes et celui des fleurs qu'on y cueille. Il aimait à prendre « ses guêtres de cuir de chasseur de chamois des Alpes » et à « parcourir, seul, les sites sauvages et alpestres qui encadrent, du côté de l'Italie, la vallée d'Aix ». Il adorait « les derniers reflets roses du soleil suspendu au sommet des sapins noirs de la Grande-Chartreuse...... ces sapins qui ressemblent à des cils de la paupière du ciel ». Il cultivait surtout, à pied ou à dos de mulet, les promenades sentimentales, non seulement sur les promontoires du Lac ou sur la « charmante colline de Tresserves », mais plus haut, dans les forêts, aux abords des cascades et des grottes, sur les croupes « des derniers chalets », et il n'y dédaignait pas le jeu du langage des fleurs, « cet alphabet embaumé de la nature ».

Les *Confidences* révèlent aussi la prédilection du poète pour le voyage à cheval. la longue chevauchée solitaire à travers les vallées du Bugey, du Pont-de-Beauvoisin. des Échelles et, sans doute, à travers les profondes vallées des Alpes. A côté de ce qu'il aimait, ne faut-il pas mentionner ce qu'il n'aimait pas et dire que, si nous l'en

croyons, il n'a pas aimé le monde, — garantie de plus pour l'amour de la nature?[1]

Je dois rappeler enfin ses nombreux retours à Aix, les longs mois de convalescence du corps et de convalescence du cœur qu'il y passa, la continuation de ses allées et venues au Grand-Lemps, ses voyages en Italie à travers la Maurienne et le Mont-Cenis, ses rencontres à Chambéry avec la jeune Anglaise qui devait être sa femme, son mariage à Chambéry encore.

Revint-il à Grenoble dans cette période éminemment poétique et alpine de sa vie? Il en était tout près, et ses amis faisaient cercle autour, et il y était attiré par le souvenir d'un des frissons les plus pittoresques de son âme. Cependant, Grenoble était bien alors comme un bout du monde; sa route ne menait nulle part, tandis que Chambéry était le grand carrefour des Alpes connues et le chemin de l'Italie. Faut-il voir aussi, dans son appréciation de la capitale de la Savoie, un témoignage qu'il n'a pas revu et jugé la nôtre? « Chambéry, « dit-il, cette ville la plus pittoresque des Alpes, que « l'ombre, les torrents, les lacs et les noyers font ressembler aux villes des vallées d'Argos et d'Arcadie[2] ». Était-ce simple reprise du goût classique? N'était-ce pas plutôt que Chambéry avait été le séjour de l'amour, Grenoble seulement le passage de l'amitié? Quoi qu'il en soit, les deux villes sont bonnes sœurs, et non jalouses, et il n'en reste pas moins que cette belle vallée de la Savoie, qui touche et prolonge la nôtre, cette première

[1] Il est certain, en tous cas, que la nature flattait son amour de l'indépendance : « J'avais la fièvre perpétuelle de la liberté, j'avais « la frénésie de la nature. » *Mémoires*.

[2] *Cours de Littérature,* 10e Entretien.

loge du théâtre de nos grandes merveilles, Lamartine pouvait bien justement l'appeler un « pays prédestiné « pour l'amour », et ajouter : pour la poésie de la nature.

* * *

Toutefois, pour s'éveiller tout entière à cette poésie, il semble que son imagination avait besoin du toucher d'une nature plus chaude et plus colorée, et du spectacle de la mer, et des comparaisons que suggère la variété des climats. Et il faut reconnaître que, sans l'Italie et sans l'Orient, Lamartine n'aurait pas été Lamartine.

Mais l'Italie, que l'histoire et ses ruines, que l'art et ses chefs-d'œuvre, que les molles splendeurs de la mer et du ciel poétisent à ses yeux, l'Italie qu'il a proclamée « la patrie de son imagination », et « la terre qu'il a le plus aimée », ne l'empêchera pas de revenir à ses premiers amours, et ne lui fera pas perdre le souvenir des Alpes, non plus que du tendre Milly.

Les preuves en abondent et il suffit de citer quelques traits. A son premier voyage en Italie, en 1811, c'étaient les Alpes et Turin qui, jusqu'à Bologne inclusivement, l'avaient le plus charmé. « Tous les deux ont passé mon imagination », écrit-il à Virieu. En 1825, après un autre voyage, il lui écrira encore : « Me voilà à Aix, venant du « lac. O lac, ô pays, ô vignes festonnées, prairies, déli- « cieuses montagnes, neiges, ciel, lumière et ombre ! Il « y a de quoi s'exclamer jusqu'à la fin de la page[1]. »

Dans son *Entretien* sur Dante[2], après avoir raconté

[1] *Corresp.*, I, 312; III, 345.
[2] 17e Entretien.

que l'éclat du ciel de Naples lui faisait parfois regretter les teintes douces de son pays, de ses forêts et de ses monts, il lance aux Italiens cette boutade, — qu'ils ont peut-être trop entendue depuis dans un autre sens : « Que ne placent-ils leur patriotisme de collège sur les Alpes ou sur l'Apennin, au lieu de le placer sur les rimes du Dante ! »

Dans son *Harmonie* qui a pour titre : « *Paysage dans le golfe de Gênes* », il voit les Alpes dans les mobiles fantômes des nuages au coucher du soleil :

Tantôt en montagnes sublimes
Ils dressent leurs sommets brûlants.
La lumière éblouit leurs cimes,
Les ténèbres couvrent leurs flancs,
Des torrents jaunis les sillonnent,
De brillants glaciers les couronnent,
Et, de leur sommet qui fléchit,
Un flocon que le vent assiège,
Comme une avalanche de neige,
S'écroule à leurs pieds qu'il blanchit.

La preuve entre toutes se trouve dans cette admirable pièce qui a nom : *Milly ou la Terre Natale*, écrite en Italie, et dans laquelle, refaisant en quelque sorte son tour du monde pittoresque et poétique pour revenir à Milly et lui rendre la préférence de son cœur, c'est le souvenir de nos montagnes qu'il évoque avec le plus de complaisance, pour en donner une vue d'ensemble la plus harmonieuse peut-être, et la plus parfaite :

J'ai vu ces fiers sommets, pyramides des airs,
Où l'été repliait le manteau des hivers,
Jusqu'au sein des vallons descendant par étages,
Entrecouper leurs flancs de hameaux et d'ombrages...
Sur ces flancs, éclairés, obcurcis tour à tour,
Former des vagues d'ombre et des îles de jour...

Enfin, les pays se font valoir réciproquement les uns les autres. Nous avons vu que la « douce nature » de Milly avait prédisposé Lamartine à « l'éblouissement » des Alpes. Plus tard, les Alpes furent d'autant plus présentes à sa pensée, qu'elles étaient en quelque sorte le voile ou le paravent de l'Italie. Dans le « splendide ennui » de Mâcon qu'analysent les *Confidences,* il « regardait sans cesse au loin les cimes de neige dentelées des Alpes, qui lui semblaient le rideau d'une terre trop splendide pour des hommes ».

* * *

Et l'Orient, berceau du monde et berceau du soleil, l'Orient, ce pays des rêves, qui l'a si vivement tenté et séduit, il n'effacera pas davantage les Alpes dans son imagination transportée.

Écoutez cet écho attendri de nos montagnes, au milieu même du désert, — du désert dont il a si puissamment traduit l'expression intense, et dont on peut dire qu'il formait avec la mer, les montagnes et les étoiles, la rose des vents de sa poésie de l'univers. Eh bien ! dans le désert, que lui manque-t-il ?

> On n'y voit pas bleuir, jusqu'au fond d'un ciel noir,
> Ces neiges où nos yeux montent avec le soir [1] !

Et si, dans l'Orient, Lamartine a, par dessus tout, admiré et aimé le Liban, c'est qu'il y a trouvé l'union

[1] *Cours de Littérature,* 10e Entretien. *Le Désert.*

> Seigneur, j'aimais jadis à répandre mon âme
> Sur la cime des monts, dans la nuit des déserts. (8e Harmonie).

ravissante de la nature alpestre avec la nature orientale. Les montagnes de là-bas, souvent il les appelle des Alpes, et il faut lire notamment, dans le *Discours sur les Destinées de la Poésie,* la description vraiment alpine qu'il fait de la « Vallée des Saints. »

*
* *

Revenons maintenant chez nous pour rencontrer le poète dans un autre désert, celui de la Grande-Chartreuse, qu'il a chanté sur un ton vraiment hébraïque à son tour, dans cette *Méditation* improvisée au fond du lit du Guiers-Mort, sous l'arche d'un pont de bois vermoulu, pendant l'orage. Quelques lignes du Commentaire nous démontrent que l'inspiration biblique ne lui a point dérobé le paysage : « Il n'y a pas de coupures de rochers plus pro-
« fondes, de détours de route plus inattendus, de ponts
« plus hardis et plus tremblants sur des abîmes d'écume,
« de torrents plus verdâtres, endormis au fonds des puits
« luisants que les tourbillons d'eau se creusent au bord
« de leur lit en hiver; d'écumes plus bouillonnantes et
« plus laiteuses, pulvérisées par leur chute, et saupou-
« drant les branches étendues des hêtres et des sapins,
« dans toutes les Alpes ou dans tous les Apennins. »

De même que Grenoble, la Chartreuse avait été pour Lamartine une impression de jeunesse peu banale, puisqu'il l'a retrouvée plus tard, presque dans sa vieillesse, en écrivant son joli roman de *Geneviève.* Geneviève est la pauvre mercière de Voiron, qui s'est sacrifiée pour élever sa sœur, et qui est devenue domestique à Grenoble, puis mendiante dans son pays, puis vachère dans les chalets

de la Chartreuse, puis gardienne dans ces mêmes montagnes des enfants des hospices de Grenoble, enfin servante, sous le nom de Marthe, du curé de Valneige.

On trouve, dans *Geneviève*, de poétiques descriptions de notre massif privilégié, « ce pâté de montagnes de la Chartreuse, entre Voiron et Saint-Laurent ». Le « ravin qui mène au couvent » et la chapelle de Saint-Bruno n'y sont pas oubliés. L'auteur rappelle une longue chasse aux ours, qu'il y fit pendant près d'une semaine. Il cite des mots patois du pays. Il prodigue à Voiron les caresses de sa prose. « C'est une belle bourgade, au pied des monta-
« gnes ; les eaux y sont douces pour blanchir les toiles,
« le pain y est bon, les châtaignes n'y sont pas chères
« pour les pauvres gens ; le peuple y est gai, remuant,
« entendu au commerce, et un peu rieur comme en
« Dauphiné...... Nous avions, derrière la maison, le
« long de la rivière, un grand morceau de pré qu'on ne
« fauchait pas, mais qui était toujours couvert de pièces
« de toile qu'on trempait pour que le soleil les séchât et
« que la rosée amollît le fil. C'était si joli, au milieu du
« jour de voir de notre fenêtre toutes les jeunes filles. les
« pieds nus, dérouler ces longs rubans gris et blancs sur
« l'herbe humide, et y jeter des gouttes d'eau qui relui-
« saient au soleil. » — La *bourgade* de Voiron ne pouvait échapper à Lamartine ; elle était le centre de ce triangle des vacances et de l'amitié dont nous avons parlé.

*
* *

Lamartine a donc connu les Alpes, de loin, de près. Il aimait la promenade solitaire, la chasse, le voyage à

cheval. Il connaissait les routes des Alpes et aussi leurs sentiers :

> A pied, par le sentier du chamois fréquenté,
> Mon fusil sous le bras et mes deux chiens en laisse.

Les citations seraient volume si l'on voulait rapporter tout ce que ses vers disent de la montagne. Il est vrai que « la montagne » est souvent un terme vague et générique s'appliquant aux collines Mâconnaises, mais fréquemment c'est davantage et c'est la montagne telle que nous l'entendons. Il serait même facile de recueillir, dans ses poésies *de plaine* ou de coteaux des traits qui visent plus haut et qui rappellent la grande montagne. Preuve manifeste que celle-ci, soit à Milly par l'horizon, soit à Belley par l'école buissonnière des gorges et des torrents, soit en Suisse et en Maurienne par les voyages, soit en Savoie par l'amour, soit en Dauphiné par l'amitié, l'admiration et la chasse, a réellement fait partie de l'éducation artistique du grand poète.

Au surplus, pour savoir dans quelle mesure Lamartine a connu les Alpes, il n'y aurait qu'à voir dans quelle mesure il les a aimées, et c'est ce que la suite de cette étude pourra nous montrer.

Connues et aimées, il les a comprises. Si « telle nature, tel style » est une loi littéraire, qui pourrait dire l'élévation, la grandeur, le mystère que les Alpes ont apportés au génie de Lamartine ?

> Mon âme est un torrent qui descend des montagnes,

dit-il, et sa poésie est un souffle qui remonte vers elles.

Maintes fois, dans ses sites ou ses comparaisons, il se plaît à rapprocher les montagnes et la mer, la mer à

laquelle il doit également une inspiration si profonde [1]. — Les montagnes et la mer, les deux plus belles parures de notre globe et les deux pôles magnétiques de sa poésie. — Les montagnes sont surtout belles à ses yeux lorsqu'elles se baignent ou se réfléchissent dans les eaux d'un océan ou d'un lac, car l'élément liquide, plus mobile, plus transparent, plus vivant, plus triste aussi — « l'eau pleure avec tout le monde » — lui paraît l'idéal de la matière. En revanche, pour faire valoir les eaux, il recherche les montagnes qui semblent se lever pour montrer le ciel.

Certes, les Alpes étaient bien au point dans l'imagination de Lamartine : elles sont restées pour lui le cadre des sommets de la pensée et le séjour le plus sensible de la présence de Dieu. On peut dire de lui ce qu'il disait de la fille de Mme de Staël :

Elle aimait les hauts lieux et le libre horizon,
Un élan naturel l'emportait vers les cimes
Où la création donne aux âmes sublimes
Les vertiges de la raison [2].

On trouve la même idée exprimée plus naïvement dans ce petit dialogue du *Tailleur de pierres de Saint-Point :*

[1] Sur ces sommets noircis par d'éternels nuages,
Sur ces flots sillonnés par d'éternels orages.
(*Méditations*).

Astre aux rayons muets, que ta splendeur est douce,
Quand tu cours sur les monts, quand tu dors sur la mousse...
Ou qu'avec l'alcyon tu flottes sur les eaux !
(*Harmonies*).

[2] Cantique sur la mort de Mme la duchesse de Broglie.
(*Recueillements*, I).

— « Je crois vraiment que le bon Dieu aime mieux les montagnes.

— « Pourtant il a fait les vallées et les plaines aussi.

— « C'est vrai, mais les montagnes sont plus près du « ciel. »

Des élans de la poésie des monts, il y en a dans tous les tomes de l'œuvre de Lamartine. Dans les *Harmonies*, psaumes radieux de la nature, ils ne se comptent pas. Mais, déjà dans les *Méditations*, quels échos de nos Alpes ! Soit qu'il les appelle « l'autel de Dieu », ou bien un désert où l'homme errant

> Trouve la liberté qu'il rapporta du ciel.

soit qu'il raconte notre cœur

> S'ouvrant pour réfléchir, à l'alpestre clarté,
> La nature, son Dieu, l'amour, la liberté.

soit que la promenade rêveuse dans les montagnes de la Savoie lui dicte tantôt l'*Ode à M. de Bonald*, tantôt la méditation de *la Prière* :

> Sur les derniers degrés de ce globe habité
> Où le regard, épris des hauteurs qu'il affronte,
> S'élève avec l'amour, soupir qui toujours monte !

De la haute montagne, Lamartine ne sentait pas seulement la grandeur, mais aussi l'intime suavité. Témoin l'ode à Mlle Delphine Gay, faite tout entière d'une comparaison entre le génie qui n'exclut pas les charmes du cœur, et la grandeur sauvage des Alpes qui n'exclut pas les riants attraits du paysage :

> La nature a semé ses grâces les plus douces
> Sous ses plus hauts sommets.

Enfin ces échos retentissent encore au loin dans les *Recueillements :*

Souvent en respirant ces nocturnes haleines,
Qui des monts éloignés descendent sur les plaines,
Ou des bords disparus sur les vagues des mers... [1]

Dans son grand poème des *Visions,* qu'il a rêvé toute sa vie et dont il a seulement esquissé le plan et écrit des épisodes, dans cette *Légende des siècles* plus pondérée, plus humaine et plus divine qu'il nous aurait donnée, les Alpes devaient être le premier tableau du poème en même temps que le dernier tableau du monde. Son héros, Éloim, l'ange déchu, « resté seul être vivant dans les solitudes des Alpes », devait partir de là pour traverser les déserts et chercher des hommes à Rome [2].

II

Les Alpes du Dauphiné. — JOCELYN.

Consolons-nous ; les peintures puissantes qui auraient ouvert cette vaste épopée, nous les avons dans le fragment le plus achevé qui nous soit parvenu, dans *Jocelyn,*

[1] *Recueillements,* VIII.

[2] Les *Nouvelles confidences* contiennent un fragment des *Visions.* Dans son vol avec l'Esprit, à travers l'espace, le poète a une vue des Alpes à la fin des temps :

Voilà ces monts glacés *d'où descendait l'aurore ;*
De son pâle reflet l'astre les frappe encore !
Mais leurs fronts, dépouillés par l'aile des autans,
Semblent s'être affaissés sous le fardeau du temps !

auquel nous arrivons maintenant pour trouver le complet rayonnement des Alpes.

Ici, tout se précise. Ce ne sont pas les Alpes en général, ce sont nos Alpes à nous, les Alpes du Dauphiné, qui sont en scène, dans ce poème, au dire des connaisseurs, « non pas seulement le plus beau, mais l'unique poème de la langue française [1] ». Chef-d'œuvre de simplicité, de tendresse et d'émotion, *Jocelyn* est encore un chef-d'œuvre de poésie alpestre. Combien on se prend à regretter que le mélange excessif, souvent faussé, presque blasphématoire parfois, du sacré et du profane, le dépare et limite la liberté de sa lecture !

Par ce poème, Lamartine est à la fois le premier en rang et le premier en date parmi les chantres des Alpes. J.-J. Rousseau avait bien ouvert le livre poétique de la nature, mais il n'en avait pour ainsi dire feuilleté que les pages élémentaires et courantes, pour s'arrêter devant les grandes pages épiques : son horizon avait besoin d'un cottage suisse ou savoyard, de Meillerie ou des Charmettes, de la maison blanche aux volets verts, de la treille et de la charmille. Sur ces bords charmants du lac de Genève, qu'il a peints si éperdument, semble-t-il, et qu'il a tant habités avec les héros de ses drames, il était, comme Lamartine sur les rives de son *Lac*, le voisin et le spectateur des grandes Alpes. A peine y pense-t-il de temps à autre, et ni lui ni ses personnages ne sont tentés de s'avancer dans ces splendides solitudes.

Fallait-il donc, pour découvrir la grande nature, sortir de notre belle France et s'en aller dans les climats des tropiques, comme un Bernardin de Saint-Pierre, dans

[1] Brunetière, *loc. cit.*

les forêts vierges et les savanes du Nouveau-Monde, comme un Chateaubriand, comme à notre tour nous allons aujourd'hui chercher la veine de l'idéal chez les Scandinaves ? L'auteur de *Paul et Virginie* et l'auteur de *Réné* ont peut-être l'excuse de n'avoir pas connu les Alpes. Jean-Jacques a-t-il celle de l'effroi que la grande montagne inspirait, avant Saussure, aux mortels de la plaine ? N'avait-il pas surtout peur de Dieu ? Heureux, comme dit Lamartine de son voisin de Ferney,

Heureux si, sur ces monts où Dieu luit davantage,
Il eût vu plus de ciel à travers le nuage !

Les Alpes furent cependant pressenties par un contemporain de Lamartine, M. Guiraud, dans ses *Élégies et Poèmes savoyards*. C'est de 1825, cinq ans après les *Premières méditations*, que datent ses deux vers si récités et qui ont seuls survécu :

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été que les Alpes sont belles !

*
* *

Jocelyn paraît dans les premiers jours de l'année 1836. Lamartine l'avait composé partie à Saint-Point, partie en Syrie, et tiré d'une aventure du temps de la Terreur, qui avait eu pour théâtre les montagnes du Forez. Il sentit quelle poésie pouvait revêtir cet incident transporté dans un cadre comme celui des grandes Alpes, où sa harpe pourrait trouver toutes les octaves et tous les accords, où la neige sans tache symboliserait l'amour éthéré, en même temps que l'âpreté du gîte et le fracas des orages s'harmoniseraient avec le sacrifice du cœur ; où

le silence de l'extrême solitude formerait avec la tempête humaine de la Révolution le plus saisissant contraste; où enfin tout devait reverbérer à grands reflets la puissance et la beauté de Dieu.

Je n'ai pas à analyser le drame, mais seulement à parcourir rapidement les lieux. Le poète ne nous nomme pas le pays de Jocelyn, ni le séminaire d'où la Révolution le chassa, mais il s'enfuit vers les montagnes de son horizon,

> Là-bas, vers ces sommets brillant dans le lointain,

le lointain de Milly, n'est-ce pas? — Après une marche de sept nuits, il aborde les montagnes et se réfugie à « *la Grotte des Aigles, au sommet des montagnes du Dauphiné* ». Il y passe deux années avec Laurence, que le hasard de la tourmente révolutionnaire lui a amenée sous la forme du fils d'un malheureux suspect qui l'a confié en mourant à sa garde. Un jour, appelé par les pâtres auprès de l'Évêque de Grenoble à la veillée de l'échafaud, il s'abrite d'abord chez un menuisier de cette ville. Puis, il passe dans la prison de Grenoble cette fameuse nuit de lutte et d'immolation du cœur. Après une maladie à « l'hôpital de Grenoble », où il est soigné, — car la Terreur n'avait pas laïcisé la souffrance, — par

> Ces épouses du Christ au chevet des misères,
> Mères de tous les fils et sœurs de tous les frères !

une « maison de retraite ecclésiastique de Grenoble » achève sa formation sacerdotale. Enfin, il est envoyé au presbytère de Valneige, pauvre hameau montagnard des Alpes de Savoie, sur les confins du Dauphiné;

> Il est, au dernier plan des Alpes habité,
> Un village à nos pas accessible en été...

3

C'est de là qu'il est appelé à « Maltaverne[1], sur la route d'Italie », pour assister Laurence à ses derniers moments.

J'ai abrégé et omis ; mais vous voyez s'il est alpin, s'il est Grenoblois, le théâtre du poème[2].

*
* *

Là, deux sites nous attirent entre tous : la Grotte des Aigles et Valneige.

Valneige, nom charmant et bien digne des Alpes, donné à une petite agglomération de chaumières que nous n'aurions pas de peine à apercevoir sur les flancs escarpés de la Maurienne, alors française par la première annexion, si le roman de *Geneviève,* sorte d'épilogue supplémentaire de *Jocelyn* — (que Lamartine est fécond en épilogues !) — ne nous faisait entendre que Valneige était situé dans les monts de la Chartreuse, au-dessus de Saint-Laurent et des Échelles. Mais il faut convenir que les descriptions de *Jocelyn* se réfèrent mieux aux grandes Alpes granitiques et neigeuses. Et dans *Geneviève* même ne trouvons-nous pas le hameau des *Trois-Mélèzes* qui nous y ramène[3] ? En somme, on ne saurait demander à un poète la précision d'un géographe, surtout à un poète

[1] Maltaverne est un petit village savoyard situé sur la rive gauche de l'Isère, entre Saint-Pierre-d'Albigny et Chamousset.

[2] *Jocelyn* et *Geneviève* ne sont pas les seules œuvres d'imagination où Lamartine se soit souvenu de Grenoble. Il y fait aussi passer le *Tailleur de pierres de Saint-Point,* dans son tour de France.

[3] La position de Maltaverne, sans exclure le massif de la Chartreuse, fait cependant pencher la balance du côté de la Grande-Chaîne.

qui a si facilement confondu les lieux d'une composition à l'autre.

Quant à la *Grotte des Aigles,* n'apparaissant que dans *Jocelyn,* elle jouit d'une unité alpine plus incontestable. Elle est une scène de la nature si intéressante et si admirable, que je vous demande la permission de vous y faire faire, avec le poète, une ascension collective; il nous servira bien volontiers de guide, lui qui, chaque année, faisait ce pèlerinage de l'amitié :

Depuis ce jour, au mois où l'on coupe les seigles,
Je monte tous les ans la montagne des Aigles.

Jocelyn est donc arrivé aux pieds des montagnes, son refuge :

Je commence à gravir ces gradins de collines
Où les Alpes du Nord enfoncent leurs racines,
Immense piédestal par sa masse abaissé,
Qui sous le poids des monts semble s'être affaissé
Et, dans l'encaissement des roches éboulées,
Cache les lacs profonds et les noires vallées.
Je remonte le cours de leurs mille ruisseaux
Qui passent en lançant leur fumée au lieu d'eaux,
J'avance en frissonnant sous l'arche des cascades,
Les pins m'ouvrent plus haut leurs hautes colonnades,
Je les franchis, j'arrive à ces prés suspendus
Sur la croupe des monts, verts tapis étendus
Où les chalets des bois bordent les précipices.

Là, il rencontre un pâtre qui, pour lui donner une retraite plus sûre, le conduit plus haut :

Nous partons, nous posons nos pieds audacieux
Où le chasseur des monts n'ose poser les yeux,
Nous enlaçons nos doigts crispés au fil du lierre,
Aux cheveux de la plante, aux angles de la pierre ;
Du rocher chancelant qui s'enfuit sous nos pas
Le bruit sourd et profond monte à peine d'en bas,
Et des eaux du glacier, dont la poudre s'élève,
Le vent nous frappe au front comme le froid d'un glaive.

N'oublions pas que nous suivons un touriste de 1793 ou de 1835, un touriste avant l'alpinisme. — Ils traversent ensuite un roc branlant, seul pont qui permette de franchir le gouffre hurlant d'une cascade furieuse ; la description, pleine de terreur, de ce passage se termine avec la grâce de la sérénité qui succède à l'orage :

Mais notre ange à nos yeux voile le précipice ;
Et déjà nous foulons sur le bord opposé
Un vallon d'herbe en fleurs par l'écume arrosé.

Puis ils redescendent péniblement quelques degrés de la montagne pour atterrir au vallon des Aigles, véritable oasis au sein de la plus sauvage nature, nid de verdure bordé de neige et suspendu entre les pics glacés et les abîmes, qui se compose essentiellement d'une prairie, d'une grotte et d'un lac, et qui doit abriter l'idéale solitude des deux naufragés de la terre :

Qu'il est vert ! Et pour qui, sur ces hauts précipices,
Dieu créa-t-il un jour ce vallon de délices ? [1]

Le pâtre enfin l'abandonne,

En le recommandant à cette Providence
Qui nourrit sans travail et garde sans prudence :
« Priez-la, mon enfant, tout est plein d'elle ici !... »

*
* *

Où placerions-nous cette Grotte des Aigles, s'il fallait la chercher ailleurs que dans l'imagination du poète ? Et

[1] On ne devait pas être encore, à cette heure, très accoutumé à entendre rimer *précipices* avec *délices*. Rappelons-nous que dans un paysage analogue, que lui offrait *Psyché*, Molière ne voyait que « *rochers affreux* et *une grotte effroyable* ».

pourquoi pas? On connaît ce trait touchant de piété maternelle, dont fut l'objet le bon fils qu'était Lamartine. Dans l'*Harmonie* de *Milly,* écrite loin de la maison, il avait placé sur ses murs un lierre qui n'existait pas. Sa mère s'empressa de le planter elle-même. — A notre tour, cherchons la grotte! Et ne nous embarrassons pas si le poète l'a ornée de quelques accessoires d'imagination qui concordent peu avec la nature alpestre, comme les cinq chênes qui en ombragent l'entrée, les cygnes argentés sur le lac, le lotus et les capriers verts..... Il nous explique lui-même

> Qu'il trouve, comme l'aigle, en son aire élevé,
> Tout ce que le désir d'un poète eût rêvé!

Et c'est ainsi qu'il transpose souvent de l'Orient aux Alpes, comme des Alpes à l'Orient. Ce sont là détails poétiques que son inspiration recueille au hasard sur ses rives, et vraiment elle est si entraînante et si pure, qu'elle noie dans son courant aussi bien les inexactitudes de fait que les défaillances de forme. — Ce sont des lierres, nous ne les planterons pas peut-être! — mais ils ne nous dérouteront pas, et nous trouverons la grotte!

« *Jocelyn* c'est toi et moi à seize ans », écrivait Lamartine à Virieu. — Seize ans, mais c'était l'époque des vacances dauphinoises et des premières excursions de montagne, ainsi que des voyages à Grenoble réalisés ou projetés. Ce haut vallon des Aigles, cette « patrie de ses yeux », ce « nid de son âme », où donc est-il en vérité sinon chez nous ?

Nos massifs de Belledonne ou des Sept-Laux peuvent sur plus d'un point en fournir le site avec le lac à ses pieds; et c'est bien là que Lamartine l'a imaginé. En

admettant qu'il n'ait pas visité cette belle chaîne, que son amour de la montagne ou de la chasse ne l'y ait pas entraîné, nous avons vu qu'elle produisit en lui la première crise grave d'admiration de la nature, lors de cette visite à Grenoble et à sa vallée, où il voyageait « d'enchantement en enchantement ». Dans la suite, son panorama inoubliable a dû maintes fois s'offrir et resplendir à ses regards, soit des coteaux du Grand-Lemps, soit des hauteurs qui environnent Aix et Chambéry, soit encore de Grenoble où il est revenu. — On pourrait penser à l'Oisans, mais il est peu probable qu'il ait connu cette région encore moins fréquentée que la nôtre à cette époque. — D'ailleurs *Jocelyn* emplace très nettement *les Aigles* entre le cours de l'Isère et l'Italie, et en Dauphiné. De plus, comme la Grotte est à une demi-journée de marche environ de Grenoble,

Mon absence de toi ne sera que d'un jour,

nous devons, en cette matière, poétique s'il en fut, mathématiquement conclure qu'il s'agit bien de notre cher et radieux Belledonne !

DEUXIÈME PARTIE

LES ALPES DANS LA POÉSIE DE LAMARTINE

Après avoir suivi Lamartine dans les Alpes et constaté quelle place il leur a donnée dans sa vie et dans ses œuvres, une route plus séduisante encore, mais aussi plus vertigineuse, se présentait, je veux dire l'étude de la poésie alpestre dans Lamartine. Je n'ose m'aventurer dans ce sujet, qui mériterait de séduire un de nos habiles critiques. Me bornant à une timide esquisse, je voudrais, du moins, à ceux qui seraient tentés de douter de la sincérité de l'interprétation des Alpes avant l'alpinisme, apporter quelques citations victorieuses de *Jocelyn* et montrer que le poète des Vallons et des Lacs a été aussi celui des hauts sommets et de la pure montagne.

I

Procédé et manière de Lamartine.

En abordant cette téméraire esthétique, le premier pas se heurte à une imperfection, facilement pardonnée jadis, qui est aujourd'hui presque un sujet de scandale : la fantaisie lyrique et l'absence de vérité matérielle. Les accessoires étranges de flore et de faune, introduits

dans les Alpes par le poète, ne nous prouvent-il point qu'il ne peignait pas *d'après nature,* et dès lors?...

Il est certain que nous ne trouverons pas chez lui le portrait précis de la réalité. Il n'est pas photographe, et l'a confessé dans cette phrase, qui doit au moins lui rendre les peintres propices : « La poésie pleure bien, « chante bien, mais elle décrit mal. Le moindre coup de « crayon d'un dessinateur ou d'un peintre vaut pour les « yeux tout Homère, tout Virgile, tout Théocrite. »[1]

Peintre à la façon de Poussin et de Cl. Lorrain, Lamartine ne copie pas la nature, il la condense et la compose; il ne la dissèque pas, il l'anime, il la plie à une vaste synthèse plutôt qu'à l'analyse. La nature est pour lui objet d'imagination, de rêve et d'élévation de l'âme, plus que de reproduction et de description, plus même qu'objet d'art. On l'a dit, il ne la fait pas poser devant lui, il y pénètre, il s'y baigne, il y nage.

Mais, qu'on ne s'y trompe point, pour n'être pas d'une vérité topographique, son interprétation n'en est pas moins fidèle. Son mélange d'imagination et de réalité, loin d'être une pure fiction, loin d'être une déformation, est une expression amplifiée, profonde et magnifique de la nature, dont la sincérité éclate dans l'effet qu'elle produit sur nous : car, il n'y a pas à dire, il nous fait partager sans effort ses impressions ou plutôt il rend avec une vibration délicieuse celles qui sommeillent en nous. — « Poésies réelles et non feintes », dit-il très expressément. C'est sans modèle concret, soit ! qu'il a peint nos glaciers, nos lacs et nos pics, cependant, mieux que tout autre, il en a trouvé et rendu le sentiment,

[1] Commentaire de l'Harmonie « *Paysage dans le golfe de Gênes* ».

et son accent est toujours juste, et, en dépit des inexactitudes de description, ses hauts paysages, un peu arbitraires, diffus et fleuris, si l'on veut, demeurent enchanteurs et irrésistibles.

C'est que, pour la nature comme pour les personnes aimées, Lamartine transfigurait et arrivait à créer des types généraux de beauté qui restaient définitifs dans les imaginations éblouies. « Il avait, ajoute M. de Voguë, fixé l'aspect des lieux, qu'on regardait d'après lui. »

Pour tout dire en un mot, il voit la nature si belle, il la sent si vibrante, que spontanément il l'idéalise. Et que ce mot encore ne scandalise point, car il ne s'agit pas de cet idéal abstrait et conventionnel, sous les auspices duquel, de Virgile à Delille, ce fut toujours, semble-t-il, le même aspect des choses extérieures. le même ciel, la même mer, la même montagne qu'on voyait — ou plutôt qu'on ne voyait pas. Non, l'idéal pour Lamartine c'est le reflet de l'idée illuminant la forme, c'est le vol de l'âme sur les ailes du beau. Et sa vision est bien personnelle et vécue. En voici d'ailleurs le procédé, tel que le souvenir des Alpes nous en vaut l'énoncé dans la *Méditation,* intitulée : *Ressouvenir du Lac Léman.*

Rentré sous l'horizon de mes modestes cieux,
Pour revoir en dedans je referme les yeux,
Et devant mes regards flottent à l'aventure,
Avec des pans de ciel, des lambeaux de nature.

Procédé analogue à celui, dont nous nous méfions peut-être trop aujourd'hui, du peintre qui, après avoir au dehors ébauché des études et fait moisson d'impressions et de couleurs, rentre dans son atelier, rassemble et compose en livrant sa palette à ses souvenirs inspirés. Or, il s'est rencontré que l'atelier de Lamartine était un

cœur ouvert à tous les charmes et à toutes les grandeurs, une âme irradiée de toutes les visions possibles de la beauté infinie ; que son chevalet était une échelle de Jacob montant, montant toujours; sa palette une lyre d'or et d'azur dérobée à quelque monde intermédiaire entre la terre et les cieux.

*
* *

Mais les « pans de ciel » et les « lambeaux de nature », les pans de ciel surtout, pour les former, il faut le creux des vallons ou les anfractuosités de la montagne, il faut Milly ou les Alpes. Laissons à part Milly, dont la calme douceur prêtait plus de piété au cœur bien né du poète que de ressort à son imagination.

Poète de la nature, c'est dans les Alpes, nous croyons pouvoir le dire, qu'il l'a été le plus. C'est là que le souvenir et le « regard en dedans » ont joué le plus grand rôle. Et voilà pourquoi *Jocelyn* est ce que notre langue a donné de plus beau à la poésie de la nature ; — justice manifeste, si nos Alpes sont aussi ce que la nature a donné de plus beau à la France.

Ah! ce n'est pas de la poésie extérieure en chambre ! J'en appelle à tous ceux qui ont appris par cœur telle ou telle *méditation,* telle ou telle *harmonie,* pour se la répéter devant les beaux spectacles du jour ou de la nuit étoilée. Je pourrais en appeler par dessus tout aux amants de la montagne: en la parcourant, j'en ai fait l'expérience, il n'est presque pas de site ou d'effet devant lequel quelques vers de *Jocelyn* ne surgissent pour traduire l'admiration, en y ajoutant leur propre splendeur.

Qu'on ne dise donc pas que Lamartine n'a pas vu

la nature qu'il a chantée, que c'est une nature convenue entre son imagination et les besoins de son âme exaltée. Il a fait plus que la voir, il a communié intimement avec elle. Si le cadre est d'invention, le fond est de vérité saisissante ; si le texte est une fantaisie magnifique, l'esprit est sorti tout pur des flancs de la nature, de la nature alpestre en particulier.

*
* *

Je sais bien qu'on peut se demander, d'après l'exemple de Schiller, s'il est possible de deviner, je ne dis pas la nature, mais une nature, et de la voir par procuration. Schiller n'avait jamais vu, que par les yeux de Gœthe, les Alpes du Rutli, dont le souffle et les descriptions parfument tout son drame, et qu'il a si bien su montrer aux Suisses comme « la forteresse de la liberté que Dieu leur avait construite ». L'expérience, dangereuse à renouveler, n'est d'ailleurs pas concluante, d'abord parce que les yeux de Gœthe étaient un objectif qu'on ne peut se flatter de retrouver souvent, ensuite parce qu'on sent bien, en *Guillaume Tell,* quelque chose d'incomplet et de réservé dans le sentiment de la nature : le jet spontané, l'éclair personnel semble absent. Quoi qu'il en soit, pour Lamartine, on n'est pas appelé à prendre parti dans la querelle que les néologues aventureux de nos jours nomment, je crois bien, « le Voyisme ».

Lamartine après avoir vu au dehors, voit au dedans, et au delà, et il est en somme le poète qui a le plus chanté *d'après nature.* Parcourez les commentaires des *Méditations* et des *Harmonies* : chaque pièce a sa genèse prise sur le fait et sur le vif dans un paysage, dans un spectacle

ou une impression de la nature, dans une circonstance du cœur ou un événement historique. Non, celui qui crayonnait ses strophes, en pleine campagne des côtes et des promontoires de la mer de Sorrente, sur des feuillets livrés au vent et que lui rapportaient les pêcheuses de corail, celui-là ne saurait être soupçonné d'ignorer les inspirations directes de la nature. Et ne savons-nous pas aussi qu'il accordait sa lyre sur les routes des Alpes, au pas cadencé de son cheval, ou dans le lit des torrents de la Chartreuse, ou sur les pentes des montagnes d'Aix-les-Bains ? Ne l'a-t-il pas fait plus près de nous encore, en chassant, en herborisant[1], dans ces excursions de montagne dont il parle souvent et dont il est un des premiers à avoir compris le charme, sans y chercher le tour de force que la mode anglaise a mis en faveur bientôt après lui ?

*
* *

Un mérite plein d'actualité, qu'on ne peut lui refuser et qui doit le réhabiliter aujourd'hui, c'est qu'il a fait *du plein air*. « Les ombres n'ajoutent rien à la lumière », disait-il, et il a négligé les artifices du clair-obscur et de l'antithèse, pour se noyer dans les flots de la lumière visible et invisible. Car souvent c'est plus que du plein air, c'est du plein ciel ! Oui, le ciel, l'air, les fonds les plus insaisissables du paysage, Lamartine est bien celui qui nous en livre l'impression la plus pénétrante. De là

[1] Six mois après, au temps où l'on coupe les seigles ,
Je vins herboriser aux montagnes des Aigles.
(2e épilogue de *Jocelyn*.)

peut-être cette peinture un peu flottante et diffuse, flottante parce qu'elle est vivante : Eugène Delacroix n'a-t-il pas dit que la lumière modifiant sans cesse les contours des objets, il n'y a point de lignes fixes dans la nature ?

A ce point de vue encore, *Jocelyn* et nos Alpes occupent une place remarquable dans l'œuvre du maître. Le plein air de la montagne, de finesse particulière et de pureté souveraine, plus sensible, plus léger, plus rajeunissant, plus enivrant, ne lui a point échappé [1]. Il l'a retrouvé tout palpitant dans son cœur à vingt ans de distance. Quelle puissante réminiscence de jeunesse, en effet, quelle vision rétrospective, que ce *Jocelyn*, et qui prouve quelle durable empreinte la montagne peut marquer dans une imagination supérieure ! — Par bonheur aussi *Jocelyn* est de premier jet et n'a pas été, comme les premières *Méditations*, *corrigé* pour ménager les goûts du jour ou les appréhensions d'un éditeur [2].

Mais il me tarde de citer quelques-uns de ces paysages ruisselants d'air et de lumière :

(Grotte des Aigles, avril 1793.)

Comme l'œil plonge loin dans ce pur firmament !
Quel bleu tendre et pourtant quel éblouissement !
On dirait l'eau des mers quand une faible brise
Fait miroiter les flots où le rayon se brise..........
....
Aspects sans borne ouverts sur les grands horizons ;

[1] « Sentiment d'une telle légèreté et d'une telle volatilisation de corps, dit-il, qu'il me semblait que la brise n'avait qu'à souffler pour m'emporter avec l'insecte ailé ou avec la feuille flottante, dans l'océan bleu de l'air des montagnes circulant autour de moi. » *Souvenirs et Portraits.*

[2] On peut voir dans l'ouvrage de M. Reyssié, la *Jeunesse de Lamartine,* une étude intéressante sur ces corrections des débuts.

Abîmes où l'oreille écoute l'avalanche ;
Cimes dans l'éther bleu noyant leurs flèches blanches ;
Grandes ombres des monts qui brunissent leurs flancs ;
Rayons répercutés des pics étincelants ;
Air élastique et tiède, où le sein qui s'abreuve
Croit boire, en respirant, une âme toujours neuve ;
Bruits qu'on entend si loin descendre ou s'élever ;
Silence où l'âme dort et s'écoute rêver..... !

Comme le voilà poétiquement respiré et traduit « l'océan bleu de l'air des montagnes » ! — Dans ces vers n'en est-il pas qui pourraient servir d'exergue à l'une des *Bérarde* ou des *Meije* de notre peintre regretté ?

Voici maintenant la fresque de l'hiver :

(De la Grotte, 6 novembre.)

Ici l'hiver précoce est déjà descendu,
Le linceul de la terre est partout étendu.....
On ne distingue plus les vallons de leurs cimes,
Les torrents de leurs bords, les pics de leurs abîmes ;
Le déluge a couvert d'un océan gelé
Les gorges, les sommets, et tout est nivelé ;
Et les vents, des frimas labourant la surface,
Font changer chaque nuit les collines de place.....

Mais aussi quelle splendeur au lever d'un rare soleil !...

Les rayons du matin, colorés par la neige,
Brillaient.....
Je sortis. La montagne éblouit ma paupière,
Tout l'horizon glacé rayonnait de lumière,
De chaque atome d'air une lueur sortait.....
Pour jouir du rayon nous nous élançons vite,
Nous crions de plaisir en voyant les cristaux
Formant des murs, des tours, de transparents châteaux,
Des arches de saphir, des grottes où l'aurore
Des verts reflets de l'onde en passant se colore,
Des troncs éblouissants où le givre entassé
Colle autour des rameaux un feuillage glacé,
Et la neige sans borne, et dont chaque parcelle,
En criant sous nos pieds, luit comme une étincelle.

Dans ces déserts mouvants, nous creusons au hasard
Des sentiers, dont la poudre éblouit le regard ;
Comme dans l'herbe en fleurs où le chevreau se noie,
Dans ces lits de frisson nous nous roulons de joie.

L'embarras de choisir est bien grand ; j'indique encore l'impression de l'atmosphère d'automne :

Ce soir un doux retour des vents chauds du Midi...

et l'étonnante description de la tourmente de neige, à la malheure trop longue pour une citation. Puis, après avoir lu, je ne me demande plus si le poète a vu ce qu'il a chanté; car s'il n'avait pas vu, je devrais me demander à quel magique suggestion il aurait obéi !

*
* *

J'avoue également que je ne songe plus aux « cinq vieux chênes », au « duvet d'argent du cygne sauvage », qui figurent en passant dans les décors alpestres du poème, ni à ces autres traits de fantaisie, rares en somme et toujours rapides, qui ont été parfois l'objet d'une critique trop sévère. On n'a pas assez observé combien ces traits se trouvent atténués, non seulement par leur brièveté, mais encore par les épithètes, les variantes, la mise au point de la scène, les vers avoisinants, la rime même et d'autres nuances que je sens et que je ne puis rendre. Ces atténuations, très perceptibles, donnent aux *exotismes* de *Jocelyn* le caractère de simples abus d'amplification, d'*astragales,* si l'on veut, de témérités, si on l'exige, de tentatives risquées d'acclimatation, si l'on peut ainsi parler, mais ne permettent pas de les taxer

d'erreurs grossières et de transplantations ridicules, ni d'accuser l'auteur d'inexpérience ou de méconnaissance des lieux. Il faut y voir des notes dépaysées, mais non discordantes dans la symphonie générale, et n'en être pas autrement choqué qu'on ne le serait, par exemple, dans une exécution musicale, d'entendre jouer, supérieurement d'ailleurs, sur la flûte traversière, une phrase qui devrait être jouée sur le hautbois.

Après tout, cette déviation lyrique, qu'il n'est pas question de nier, mais seulement de réduire à ses minimes proportions, ne la préférez-vous pas cent fois au défaut opposé, qui est la manie de la reproduction servile et de la précision à outrance? Pour en finir sur ce débat, avec l'autorité non suspecte d'un moderne et d'un plastique, qu'on me permette de rappeler la dissertation de Théophile Gautier : « *Le beau dans l'art* », où, à la suite de Topffer, un alpin, il soutient que le but de l'art n'est pas l'imitation de la nature, mais plutôt sa tranformation, son adaptation au rêve intérieur de l'artiste. L'art n'est pas l'illusion, le trompe-l'œil, le calque des objets, c'est le beau préconçu ou inspiré; l'artiste n'est pas un miroir, il est un esprit et un cœur. Et le fin littérateur écrit cette ligne qui semble vraiment à l'adresse personnelle de Lamartine : « Ce qui manque dans l'exactitude du détail est largement compensé par la sincérité de l'ensemble[1]. »

[1] Voici la conclusion de Th. Gautier : « Mengs définit le beau une perfection visible, image imparfaite de la perfection suprême... — Résumons-nous. Le beau dans son essence absolue c'est Dieu... Le beau n'appartient donc pas à l'ordre sensible, mais à l'ordre spirituel. »

*
* *

Poète *d'après nature* dans le large sens du mot, poète de *plein air et de plein ciel,* Lamartine est aussi, remarquons-le en passant, le premier qui ait été poète absolument paysagiste. Avant lui, notre littérature n'avait que des paysages accessoires et épisodiques, associés à la peinture de l'épopée ou du drame ; même dans J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand, les scènes de la nature sont toujours liées au roman humain. Lamartine a des paysages détachés et complets, des pièces entières qui ne sont que des spectacles de l'univers vivant par eux-mêmes, des symphonies, des échos, « des paysages qui prient », suivant l'heureuse expression de M. J. Lemaître. C'est la toile tout entière remplie de la couleur, de la musique et du sentiment divin de la seule et profonde nature. Il suffit de rappeler les *Harmonies,* cet admirable recueil, dans lequel le souffle lyrique vient s'ajouter à l'idéale rêverie des *Méditations,* et de citer : *Hymne du matin, Hymne du soir, l'Occident, Paysage dans le golfe de Gênes, la Perte de l'Anio,* — et d'autres encore.

*
* *

Après avoir très imparfaitement esquissé le procédé de paysagiste de Lamartine, il y aurait à définir sa manière. Mais elle échappe tellement à l'analyse qu'on devrait sans doute se borner à cette phrase connue de Sainte-Beuve, qui résume tout si bien : « Lamartine, en peignant

4

« la nature à grands traits et par masses, en s'attachant « aux vastes bruits, aux grandes herbes, aux larges « feuillages, et en jetant au milieu de cette scène indé- « finie et sous ces horizons immenses tout ce qu'il y a de « plus vrai, de plus tendre et de plus religieux dans la « mélancolie humaine, a obtenu du premier coup des « effets d'une simplicité sublime. » Et s'il s'agit de la poésie alpine de Lamartine, Sainte-Beuve n'en indique-t-il pas aussi les grandes lignes, quand il énumère : « la « brise végétale, la lumière aux flancs des monts, le « souffle aux ombrages des cimes » ?

Ainsi, pas de recherche exagérée de la menue description, du relief plastique ou du pittoresque sensuel, pas d'abus des insistances et des obsessions de couleur, ni des découvertes ou des adaptations inusitées de mots, pas de transposition de la ciselure ou de l'émail dans la versification — (la musique seule) —, pas de *tachisme* ni de *pointillé ;* aucun des bizarres raffinements que notre littérature, en quête de nouveauté, a longtemps poursuivis, pour s'en lasser à tour de rôle.

Non, car il n'y a rien de cherché en Lamartine, tout est aisé, naturel et comme improvisé ; tout se traduit spontanément, dans le courant de son caractère, qui est ampleur et noblesse, pureté et élévation, même faste et prodigalité. — « Je peins comme l'oiseau chante », a dit, paraît-il, un jour le peintre Claude Monet, un des pères de l'impressionisme. Lamartine l'avait dit avant lui :

Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire...

— l'avait dit, — et l'avait fait.

La manière pittoresque de Lamartine est donc un vol hardi et inspiré à travers la nature : larges touches on-

doyantes et palpitantes comme l'air, contours harmonieusement émoussés, couleurs apaisées et pures; le plus souvent les trois éléments favoris : l'eau, la montagne et le ciel ; parfois aussi des coins fleuris et reposants ; partout un mélange exquis de grandeur et de sensibilité, et toujours et surtout la peinture intérieure, philosophique, religieuse, le sens humain et divin des choses.

Avec cela fort peu de métier, un faire presque négligé, de virtuosité point ; en un mot, pas d'art, ce qui est l'art suprême [1]. La prédominance de l'esprit, sans lui faire perdre de vue la matière et la sensation, le conduit pour ainsi dire à les spiritualiser. De là ce style limpide, aérien, presque impalpable qui allège les ornements au lieu de les épaissir, qui se joue dans les comparaisons légères, éloignées, ascendantes, éminemment symboliques et suggestives, qui balance le vers comme un soupir dans une harmonie enchantée et sans labeur.

* * *

Ce n'est pas qu'il n'ait excellé dans la description et la peinture, avec cette manière sereine, spiritualiste et sentimentale. *Jocelyn* et les Alpes reparaissent pour l'établir et assurer à Lamartine la palme du poète paysagiste. Là nous n'avons pas seulement le sens, l'esprit, la vie intérieure de la nature, comme dans les *Harmonies;* nous en avons aussi, en plus, la vie extérieure, la couleur et la forme; nous avons le paysage dans sa plénitude, c'est-à-dire une ravissante partie descriptive et pittoresque servant d'orchestre aux plus belles mélodies du cœur et de l'âme.

[1] « C'est un génie qui a dédaigné d'avoir du talent », dit M. Faguet

Et c'est également le paysage dramatique, varié de tons et d'effets, saisissant la montagne dans ses apparitions les plus diverses, dans le sommeil comme dans le réveil, dans le courroux comme dans la paix de ses éléments, la nature gracieuse et étincelante, et la sévère et la terrible, l'abrupte et la sauvage, toujours belle, et vivante, et pensante.

Et ce n'est point une ou plusieurs scènes en passant, comme nous les offrent nos promenades ou les tableaux de nos peintres, c'est un paysage ininterrompu de plus de deux ans dans les hauteurs, à travers toute la succession des saisons et des phénomènes; c'est comme un cadran harmonieux qui sonne toutes les heures des Alpes, « un ranz des vaches sublime[1] chanté pendant trente mois » à la gloire de notre pays.

Aussi toute la montagne s'y déroule,

> Et toute la montagne était la même fête!

depuis l'infiniment petit jusqu'aux immensités, depuis le brin d'herbe et l'aile de l'insecte doré jusqu'aux masses des forêts et des rocs, depuis la goutte de rosée et le flocon de neige jusqu'au glacier, à la cascade et à l'avalanche.

Passons au moins sommairement en revue cette vitrine incomparable. — Il faut nommer d'abord la grande et fraîche Alpe de Valneige,

> Sur un des verts plateaux des Alpes de Savoie...

puis le tableau très fouillé de la grotte, puis les éboulis

[1] Expression que Lamartine applique à l'œuvre de J.-J. Rousseau et qui convient mieux encore à la sienne. *Cours de Littérature,* 9e Entretien.

tapissés de mousse, le pont de neige, le presbytère, le cimetière, les champs rétrécis de la montagne,

Où le pâle soleil de l'arrière-saison
Laisse à peine le temps d'achever la moisson.

Il y a dans *Jocelyn* des toiles plus restreintes, de genre et d'intérieur, qu'on pourrait rapprocher de la peinture flamande. Pour rester dans le paysage, on y trouve aussi les petits sujets réduits et finement observés, toujours à la manière de Lamartine, dont voici le secret :

Mais combien, au regard du peintre et du poète,
En vie, en mouvement, la nature rachète
Ce qu'elle a refusé d'espace à l'horizon !

Tels sont les croquis des toits de Valneige garnis de blocs de pierre, de la fenêtre de lierre de la grotte, de la joute des taureaux sur la pelouse[1]; de l'attelage des bœufs comparable, avec les changements de climat, à un Léopold Robert; de l'angelus qui a pu inspirer celui de Millet[2], et la description achevée du sillon dans le « poème des Laboureurs ».

Mais ce que Lamartine décrit avec la souplesse la plus

[1] Tandis que des taureaux, jouant sur les pelouses,
Penchant leur tête oblique et leurs cornes jalouses,
Sur leurs jarrets dressés, choquaient comme deux blocs
Leur front sonore et sourd, retentissant des chocs.

[2] C'est l'Angelus qui tinte et rappelle en tout lieu
Que le matin des jours et le soir sont à Dieu.
A ce pieux appel le laboureur s'arrête ;
Il se tourne au clocher ; il découvre sa tête,
Joint ses robustes mains d'où tombe l'aiguillon,
Élève un peu son âme au-dessus du sillon,
Tandis que les enfants, à genoux sur la terre,
Joignent leurs petits doigts dans les mains de leur mère.

merveilleuse, c'est ce qui est translucide et presque indescriptible,

Tout ce qui monte au jour, ou flotte, ou vole, ou plane,

la vague, le bruit[1], le nuage, la poussière lumineuse des atomes, la vibration de l'air, et, pour borner l'énumération, cette magie de l'arc-en-ciel de l'aurore sur le glacier, dans le cantique de *Jocelyn*[2]. On n'atteindra pas la fluidité et la vérité de ces aquarelles inimitables. — Qu'on en juge par celle-ci :

Vois-tu glisser entre deux feuilles
Ce rayon sur la mousse où l'ombre traîne encor,
Qui vient obliquement sur l'herbe que tu cueilles
S'appuyer par le bout comme un grand levier d'or?
L'étamine des fleurs qu'agite la lumière
Y monte en tournoyant en sphère de poussière ;
L'air y devient visible ; et dans ce clair milieu
On voit tourbillonner des milliers d'étincelles,
D'insectes colorés, d'atomes bleus et d'ailes
Qui nagent en jetant une lueur de Dieu !

Ah! nous avons eu assez de talents descriptifs appliqués à nous faire toucher du doigt, non pas même indifféremment, le beau et le grossier, pour apprécier et admirer de nouveau le génie qui n'a jamais su peindre que le beau et nous a décrit l'indescriptible !

[1] Dans ce nid de mon âme on n'entend d'autre bruit
Que les gazouillements des becs des hirondelles,
Le vol de quelque mouche aux invisibles ailes,
Le doux bruissement du lierre sur le mur.....

[2] On peut en rapprocher l'admirable description du flot, dans l'*Hymne du matin* (Harmonies), qui le suit de sa naissance à sa mort, de la ride à l'écume, de son ascension jusqu'à sa dispersion en flocons de lumière et en fragments de jour.

*
* *

On peut cependant signaler une deuxième manière de Lamartine, car dans sa prose et dans ses dernières compositions poétiques il n'est pas sans avoir sacrifié à la minutie et au sensualisme. Cette tendance s'est surtout accusée chez lui dans le portrait, dans le détail presque immanquable qu'il donne de tous les traits du visage, les rapportant, il est vrai, à un sentiment, mais néanmoins avec une insistance qui frayait la voie au naturalisme. Même dans le paysage, ses œuvres en prose ne sont pas exemptes de longueurs et d'excès descriptifs.

Sans nous arrêter à cette note qui sort de notre sujet,— puisque, dans la peinture des Alpes, Lamartine n'a point faibli, — M. J. Lemaître, un des critiques les plus enthousiastes de notre poète, nous aidera, comme Sainte-Beuve, à résumer ce qui concerne sa manière. Il compare justement ses paysages aux larges compositions du peintre Puvis de Chavannes : effets très grands produits par les moyens les plus simples. Sans égaler ces peintres à ces poètes, on a dû de même, je crois, rapprocher Victor Hugo du peintre Gustave Doré.

*
* *

Ne sortons pas toutefois du paysage écrit, — surtout devant les arbitres de la peinture qui me font l'honneur de m'écouter, — et remémorons au passage son intéressante évolution dans notre littérature, avec Lamartine au sommet.

Ce fut d'abord le paysage classique, assez semblable

à notre jardin français aligné en carrés et en quinconces, avec de nobles et gracieuses perspectives sans doute, mais, sauf quelques exceptions[1], avec la froideur de l'uniformité et la sécheresse de la règle. Le genre dégénérait même, à la fin du siècle dernier, en paysage de décors d'opéra ou de jouets de Nuremberg.

Enfin Jean-Jacques vint et, le premier en France,

manifesta le sentiment personnel et intime de la nature, cet état du cœur, — ou de l'âme, — qui perçoit les consonances secrètes des lieux et des choses avec nous. Mais, plus systématique que philosophe, plus misanthrope que poète, et faute d'idéal véritable, il a vu une nature restreinte et non dépouillée d'un reste d'artifice[2]. C'est le jardin anglais, dont le pittoresque à la fois senti et combiné est un progrès, mais n'est pas encore la grande et véritable nature.

Bernardin, Chateaubriand et aussi Georges Sand nous la donnent enfin par les magnifiques spectacles des pays étrangers et par les grands horizons rustiques de France. C'est le paysage de « la cime indéterminée des forêts », de la mer orageuse, de la mélancolie et « du vague des passions », le grand paysage terrestre.

Il manquait la montagne et Lamartine! Et Lamartine monte et il plane au-dessus de la nature pour en percevoir toutes les splendeurs et tous les échos, pour agrandir la sphère, reculer le lointain et révéler l'horizon divin de

[1] Fénelon a eu le sens de la grâce (pas de jeu de mots) dans la nature; La Fontaine le sens rustique, sinon le sentiment.

[2] On peut ajouter que suivant le mot de Lamartine, dans *Raphaël*, Rousseau abusa de la nature matérielle « pour calomnier la nature humaine. »

l'univers. C'est le paysage à vol d'oiseau céleste, à vol de poète.

Ainsi a progressé depuis cent ans la façon de voir la terre et de la sentir. On a toujours chanté « Philis, les bergers et les bois »; on en abusait même à la fin du siècle dernier où tout était idylle, et il semblait que la desséchante mièvrerie allait tarir la source pastorale. Mais notre siècle, cependant scientifique, ne tarda pas à s'éprendre d'un goût sérieux et profond de la nature, non moins que de la passion de lui arracher ses secrets. Développant sans cesse, par ses découvertes, la facilité de la voir, il ne pouvait rester indifférent à ses manifestations les plus grandioses et devait s'acheminer peu à peu vers l'admiration des montagnes. — Nous y sommes : il reste à souhaiter que l'abus de la sensation névrosée ou la description trop technique ne compromette point cette littérature. Lamartine est un modèle salutaire, et l'on ne devrait pas craindre de lui décerner la présidence d'honneur du Club alpin poétique, dont il est déjà le précurseur.

II

Ascension de la poésie de la montagne.

Il nous faut maintenant pénétrer plus avant dans ce paysage élevé, et, après avoir gravi tantôt avec *Jocelyn* les gradins de nos Alpes, nous sommes conviés, ce me semble, à faire, à la suite du poète, une autre ascension, l'ascension esthétique des degrés de la poésie alpestre.

*
* *

Nous aimons nos Alpes! — Mais serait-ce seulement pour les parcourir et les escalader? N'aurions-nous à leur demander que le délassement de nos cerveaux, l'exercice de nos membres ou l'occasion d'agréables compagnies? Non sans doute! Voilà l'utilité et le plaisir; ce n'est pas encore ou ce n'est plus la poésie des Alpes.

La trouverons-nous dans des reproductions exactes, des descriptions matérielles achevées, d'excellentes photographies? La photographie, comme la description pure, quelque parfaites soient-elles, ne sont poétiques que par les souvenirs ou les curiosités qu'elles éveillent, elles ne le sont pas par elles-mêmes. Au vrai, s'il s'agit de réalité, quelqu'un l'a dit quelque part, elle ne saurait avoir de meilleure interprête qu'elle-même.

Mais voici les Alpes qui, par la beauté de leurs formes et de leurs nuances, leurs saisissants reliefs et leurs cavités profondes, l'opale doré de leur matin et le rose de leur soir, leurs murmures et leurs senteurs, ravissent nos sens et suscitent nos goûts artistiques. C'est la sensation dans ce qu'elle a de plus noble et de plus élevé, avec son cortège de comparaisons et d'images Lamartine a de quoi répondre à ce premier appel de l'art, et ils ne manquent pas chez lui les traits de nature morte ou de paysage moderne, les touches de pittoresque hardiment rendu, même les notes réalistes heureuses et non criardes :

En voici quelques-unes glanées à travers *Jocelyn* :

Écumes des ruisseaux, sur les pentes fleuries,
Se perdant comme un lait dans le vert des prairies.

La sève, débordant d'abondance et de force,
Coulait en gomme d'or des fentes de l'écorce.

Hauts gazons où sur l'or nagent les papillons,
Où les vents creusent seuls leur trace en verts sillons.

Lac limpide et dormant comme un morceau tombé
De cet azur nocturne à ce ciel dérobé.

Et les bois morts tombés bruissaient sur la terre
Comme les ossements qu'un fossoyeur déterre.

Les fleurs :

S'étendaient en tapis, se suspendaient aux roches,
Sortaient de terre en grappe, en dentelles, en cloches.

Effet de soleil sous les arbres :

Rayon doré du jour qui sous leur nuit se joue,
Tremblant sur l'herbe au gré du vent qui les secoue.

Effet d'étoiles :

Et dans l'air de la nuit, sans haleine et sans voiles,
On aurait entendu palpiter les étoiles.

Effets de lune :

La lune sur un pic brillait comme un glaçon
Et sur les eaux du lac courait en blanc frisson

L'ombre des noirs sapins me voile le croissant;
Sa mobile blancheur semble sous ce nuage
Une neige qui tombe et fond sur le feuillage.

Les crêtes des montagnes,
Que la lune tardive allait bientôt franchir,
D'une écume de jour commençaient à blanchir.
Elle parut enfin, comme un charbon de braise
Qu'on tire avant le jour du creux de la fournaise,
Et, glissant sur la pente en ruisseau de clarté,
M'éclaira mon sentier.

Effet de rosée :

Comme ces pleurs des nuits, qui ne sont pas la pluie,
Qu'un pur rayon colore et qu'un vent tiède essuie.

Effet de neige au soleil du matin :

La neige qui fondait au tact du rayon rose,
Avant d'aller blanchir les pentes qu'elle arrose,
Comme la stalactite aux bords glacés des toits,
Distillait des rochers et des branches des bois ;
Chaque goutte en pleuvant remontait en poussière
Sur l'herbe, et s'y roulait en globes de lumière[1].

Enfin, car il faut se borner, cet effet de panorama sous les châtaigniers de Valneige :

On voit à mille pieds, au-dessous de leurs branches,
La grande plaine bleue avec ses routes blanches,
Les moissons jaune d'or, les bois comme un point noir,
Et les lacs renvoyant le ciel comme un miroir [2].

[1] Il faut achever cette citation :

Tous ces prismes, frappés du feu du firmament,
Remplissaient l'œil d'éclairs et d'éblouissement.
On eût dit mille essains d'abeilles murmurantes,
Disséminant le jour sur leurs ailes errantes,
Sur leur corset de feu, d'azur et de vermeil,
Et bourdonnant autour d'un rayon de soleil.

[2] Quand il s'agit de l'œuvre alpine de Lamartine, on ne peut oublier ses vers sur la Yungfrau :

Diamant colossal enchâssé d'émeraudes,
Et le front rayonnant d'auréoles plus chaudes,
La rêveuse Yungfrau de son vert piédestal
Déploie aux vents des nuits sa robe de cristal.

(Ressouvenir du lac Léman.)

Tandis que nous sommes en dehors de *Jocelyn*, on me permettra de citer deux strophes des *Harmonies* d'une splendeur de couleur et d'image que Victor Hugo lui-même n'a pas dépassée, et où l'on ne sent ni l'effort de l'expression ni le mirage de l'antithèse. Il s'agit d'un lever et d'un coucher de soleil :

Sur les pas de la nuit l'aube pose son pied ;
L'ombre des monts lointains se déroule et recule
    Comme un vêtement replié.

Des observations si rendues, des « instantanées » si réussies ne témoignent-elles pas, encore une fois, combien la montagne a dû être familière à leur auteur [1] ?

*
* *

Mais la sensation est-ce tout? Le poète nous répond : Montons encore. N'y a-t-il pas des larmes et des sourires dans les choses? Toutes les voix sévères ou tendres, tristes ou joyeuses de la nature ne disent-elles rien à notre cœur et notre cœur n'a-t-il rien à leur répondre?

Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer [2]?

Voilà, avec le sentiment de la nature, le domaine de la poésie qui commence. De ce sentiment il est banal de

Ses lambeaux, déchirés par l'aile de l'aurore,
Flottent livrés aux vents dans l'Orient vermeil ;
Le pourpre les enflamme et l'iris les colore ;
Ils pendent en désordre aux tentes du soleil,
Comme des pavillons quand une flotte arbore
Les couleurs de son roi dans les jours d'appareil.
(Hymne du matin.)

Et l'astre qui tombait de nuage en nuage
Suspendait sur les flots une orbe sans rayon,
Puis plongeait la moitié de sa sanglante image
Comme un navire en feu qui sombre à l'horizon.
(L'Occident.)

[1] Il est intéressant d'extraire encore de *Jocelyn*, pour les rapprocher, deux impressions différentes de la marche en montagne, bien vraies et bien *pratiques* toutes deux, malgré leur contradiction : l'une est la marche du montagnard, l'autre la marche de l'amateur :

Montant courbé ces monts que chaque pas abaisse.....
Fatigué de gravir ces monts croissant sans cesse.....

[2] « Ce monde est un océan de sympathies dont nous ne buvons qu'une goutte quand nous pourrions en absorber des torrents. » *Cours de Littérature*.

Dans tes cent mille voix, fleuve, que me dis-tu ?
(L'Occident, *Harmonies*.)

dire à quel point Lamartine est pénétré. Aussi, dans le concert intérieur des Alpes, nuls accents plus harmonieux, ni plus intenses que les siens.

Écoutons-les :

Sur l'eau que j'écoutais sangloter dans sa fuite,
Comme un pas décroissant d'un ami qui nous quitte.

Je parlais à chaque arbre,
J'allais d'un tronc à l'autre et je les embrassais,
Je leur prêtais le sens des pleurs que je versais,
Et je croyais sentir, tant notre âme a de force,
Un cœur ami du mien palpiter sous l'écorce.

Entendons aussi les adieux de Jocelyn au village natal, bien qu'il s'agisse d'un paysage de plaine; le sentiment y est si tendre et si pur :

Ce fut hier : le jour mélancolique et sombre
Semblait de ma tristesse avoir revêtu l'ombre;
On eût dit qu'à son tour l'âme de ce beau lieu
Voulait sympathiser avec ce jour d'adieu,
Tant le ciel était gris, tant les vents sans haleine
Laissaient pencher la feuille et l'épi sur la plaine,
Tant le ruisseau dormait en retenant sa voix,
Tant les oiseaux cachés se taisaient dans les bois !
Tout se taisait aussi dans la maison fermée.....

Écoutons surtout les symphonies des sapins et des cascades, au moins dans quelques fragments :

Quel immense soupir de leur cime est sorti !.....
Oh ! qu'à présent la brise avec tendresse y pleure.....

Arbres harmonieux, sapins, harpes des bois,
Où tous les vents du ciel modulent une voix,
Vous êtes l'instrument où tout pleure, où tout chante,
Où de ses mille échos la nature s'enchante,
Où, dans les doux accents d'un souffle aérien,
Tout homme a le soupir d'accord avec le sien !
Arbres saints, qui savez ce que Dieu nous envoie,
Chantez, pleurez, portez ma tristesse ou ma joie !
Seul il sait, dans les sons dont vous nous enchantez,
Si vous pleurez sur nous, ou bien si vous chantez.

Il y a plusieurs cascades dans *Jocelyn :* la cascade furieuse qui

Hurle dans sa ruine avec tous ses ruisseaux,
Remonte en blancs flocons, retombe en verts lambeaux,
Et remplit tout le vide, où flotte en bas sa foudre,
De vent, de bruit, de flot, de vertige et de poudre.

la cascade majestueuse et sourde dont l'écho semble

Fondu dans ces bruits du désert,
La basse sans repos d'un éternel concert.

et la cascade de Valneige, légère et murmurante :

Une cascade tombe au pied de la maison .
Et le long d'une roche, en nappe blanche et fine,
Y joue avec le vent dont le souffle l'incline ;
Y joue avec le jour, dont le rayon changeant
Semble s'y dérouler dans ses réseaux d'argent.....
Elle n'a qu'une plainte intermittente et douce,
Selon qu'elle rencontre ou la pierre ou la mousse,
Que le vent faible ou fort la fouette à ses parois,
Lui prête ou lui retire ou lui rend plus de voix :
Dans les sons inégaux que son onde module
Chaque soupir de l'âme en note s'articule :
Harpe toujours tendue, où le vent et les eaux
Rendent dans leurs accords des chants toujours nouveaux,
Et qui semble, la nuit, en ces notes étranges,
L'air sonore des cieux froissé du vol des anges !

*
* *

Mais peut-être que la poésie de ce bel univers va plus loin encore, et qu'elle n'est pas seulement dans la sympathie sensible entre nous et les éléments, et qu'elle est aussi et qu'elle est surtout dans l'apaisement de nos sentiments ou dans leur exaltation confuse, dans leur

sommeil rêveur, ou dans leur débordante ivresse au sein de la nature. Telle est, semble-t-il, la compréhension la plus moderne de la poésie de la terre; ne date-t-elle pas de Lamartine? Il fait de la nature plus qu'une confidente, il en fait une consolatrice.

D'un cœur lassé de tout, même de l'espérance [1].

Il y découvre un « océan de choses vagues, » « un bouillonnement de l'onde intérieure », comment dire encore? un déploiement des brumes de l'âme, un abîme reposant de nos vicissitudes et de nos douleurs, un enivrement de tous les sens, un battement de toutes les ailes du cœur et de la pensée.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime,
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours.....

Elle est bien la terre bénie de ce rêve et de cette extase, la grande montagne, où se cherche et se trouve plus qu'ailleurs l'oubli du monde [2], où la solitude a élu sa plus sûre retraite, où se distille en essence si parfumée le dictame des soucis et des passions, — la grande montagne où la légèreté et la saveur de l'air, la sereine immobilité des masses, l'élancement des cimes, les effets de hauteur et de profondeur, d'écrasement et de domination, où tout concourt à dilater les poumons de l'âme et à reculer dans l'infini les frontières de la pensée.

Voici comment elle inspirait Lamartine :

Je sentais dans mon sein monter comme une mer
De sentiment doux, fort, triste, amoureux, amer,
D'images de la vie et de vagues pensées
Sur les flots de mon âme indolemment bercées.

[1] Au cœur blessé la nature est si douce! (Poésies inédites.)

[2] Et cet instinct sacré qui cherche un nouveau monde
Loin des sentiers battus que foulent les mortels.
(12e Harmonie.)

et ailleurs, pendant l'orage :

Tous mes sens, exaltés par l'air pur des hauts lieux,
Par cette solitude et cette nuit des cieux,
Par ces sourds roulements des pins sous la tempête,
Par ces frimas glacés qui blanchissaient ma tête,
Montaient mon âme au ton d'un sonore instrument
Qui ne rendait qu'extase et que ravissement;
Et mon cœur à l'étroit battait dans ma poitrine,
Et mes larmes tombaient d'une source divine,
Et je prêtais l'oreille et je tendais les bras,
Et comme un insensé je marchais à grands pas.....
Et de joie et d'amour noyé par chaque pore,
Pour mieux voir la nature et mieux m'y fondre encore,
J'aurais voulu trouver une âme et des accents,
Et pour d'autres transports me créer d'autres sens !

Citons encore un passage qu'il est vraiment difficile d'omettre : daté de la Grotte des Aigles, au commencement de juillet, il est une merveille de plein air et de rêverie alpestres, écrite dans la large manière du poète et en même temps parsemée de notes très expressives de pittoresque et de coloris.

Quand ce soleil d'été, foyer flottant de vie,
Me force à rabaisser ma paupière éblouie,
Et, sous ce voile ardent m'éblouissant encor,
Passe à travers mes cils en tièdes reflets d'or ;
Quand ses rayons, frappant ces neiges éternelles,
Rejaillissent de terre en gerbes d'étincelles.....
Que dans ce ciel, semblable à des lacs sans rivage,
Je ne vois que l'éther limpide, où rien ne nage
Excepté l'aigle noir, qui, comme un point obscur,
Semble dormir cloué dans l'immobile azur... .
Quand l'arbre ou le rocher répand sous le rayon
Quelque île fraîche d'ombre au milieu du gazon ;
Qu'étendu mollement sur cette couche verte,
Du pavillon des cieux seulement recouverte.....
Je n'entends rien autour que l'air chaud qui bourdonne,
Mon souffle qui se mêle à l'air vierge des cieux,
Ou ma tempe qui bat mon front silencieux :

5

Alors je sens en moi des voluptés si vives,
Un si complet oubli des heures fugitives,
Que mon âme, à mes sens échappant quelquefois,
De son corps détaché ne ressent plus le poids.....
J'aime dans ce silence à me laisser bercer,
A ne me sentir plus ni vivre ni penser,
A croire que l'esprit, qu'en vain le corps rappelle,
A quitté sans retour l'enveloppe mortelle,
Et nage pour jamais dans les rayons du ciel,
Comme dans ces rayons d'été la mouche à miel!

Voilà une note descendante bien rare dans la poésie de Lamartine ; *desinit in muscam,* serait-on tenté de penser, s'il ne reprenait aussitôt :

Dans cet état, où l'homme en Dieu se transfigure,
Le temps fuit et renaît sans que rien le mesure ;
On a le sentiment de l'immortalité.....

*
* *

Non, il ne paraîtra point arbitraire ni artificiel de distinguer dans l'amour de la nature un sens spécial que son nom seul justifie : la passion de la montagne. Envisagée à ce point de vue, en dehors de toute prédilection patriotique, la montagne ne serait-elle pas à la nature ce que le lyrisme est à la poésie ? Et quels trésors ne devait-elle pas fournir à Lamartine, le poète lyrique par excellence? Sentiment de la montagne, sentiment à la fois impersonnel et susceptible de personnalité, comme celui de la mer, mais plus silencieux, moins complexe, moins passionnel et moins troublant, plus supraterrestre [1] !

[1] Un mathématicien dirait volontiers que la mer est le plan horizontal, la montagne le plan vertical de la donnée de l'infini. Et

O montagne, source intarissable de poésie, tu ne fus point pour notre poète une incomprise ; il connut, solitaire,

> Tes cimes
> Où notre âme plus libre a des vœux plus sublimes ;[1]

Et combien il t'a aimée, toi, « l'Éden de sa vie », nous le saurons en prêtant l'oreille aux soupirs que t'adresse Jocelyn, lorsqu'il t'a quittée et lorsqu'il te retrouve : à Grenoble, dans la maison de retraite :

> O sommets de montagne ! air pur, flots de lumière !
> Vents sonores des bois, vagues de la bruyère !
> Onde calme des lacs, flots poudreux des torrents,
> Où l'extase égarait mes yeux, mes sens errants.....

à Paris, où souffle « l'ouragan de l'âme » :

> O nuits de ma montagne ! heure où tout fait silence
> Sous le ciel et dans moi..... douces nuits de Valneige,
> Oh ! que le temps me dure [2] ! Oh ! quand vous reverrai-je

enfin, en revenant à Valneige :

> O nid dans la montagne où mon âme s'abrite !
> Que l'ombre des grands monts se noyant dans les cieux,
> Quand je fus à leurs pieds, fut amie à mes yeux !

il ajouterait qu'ils sont égaux. Un psychologue pourrait soutenir que la hauteur frappe, mieux que l'étendue, la généralité des regards, et aussi que le regard et l'esprit gagnent plus à monter qu'à s'étendre. Un poète hasarderait peut-être que la mer est le forum, la montagne la cathédrale de la nature.

[1] Les Étoiles. *Nouvelles Méditations.*

[2] Exemple bien marquant de cette simplicité poétique, de ce lyrisme familier qui fait le charme le plus rare de *Jocelyn*. Est-il une expression d'un prosaïsme plus avéré que celle-ci : « Oh ! que le temps me dure ! » et, au lieu d'être choquante, ne devient-elle pas dignement sentimentale sous la plume du poète? — Gageure plus difficile que celle du *pavé* et des *chiens* de Racine.

Comme je respirais, en montant leurs collines,
Les vents harmonieux exhalés des ravines,
Ces vents qui du mélèze, au rameau dentelé,
Sortent comme un soupir à demi consolé !
Que du premier sapin l'écorce me fut douce!

Que sera donc le sentiment de la montagne, quand l'amour de la patrie s'unira à celui de la nature? C'est à un Suisse, — mais nous pouvons bien le prendre aussi pour nous, — que Lamartine a adressé ce distique :

Ah! tu tiens à ce ciel par un double lien :
Qui chérit la nature est deux fois citoyen[1].

*
* *

La grande poésie est philosophique ; ce n'est pas à Lamartine qu'il était besoin de l'apprendre : il est maître, et il est moderne à cet égard, comme à beaucoup d'autres. N'est-ce même pas à lui que nous devons les plus beaux exemples de poésie métaphysique?

L'âme joue une partie dominante dans ses symphonies de la nature, lui inspirant des pensées comme le vers sublime que je vais transcrire : Jocelyn aide un malheureux colporteur, qui vient de perdre sa femme, à porter son cercueil à travers les torrents et les rochers :

Par ces rudes sentiers lentement nous montâmes ;
Nos membres fléchissants s'appuyaient sur nos âmes.

[1] *Ressouvenir du Lac Léman* (*Méditations*). — Le même Suisse se plaignant de l'exiguïté de sa patrie, Lamartine lui faisait cette superbe réponse :

Adore ton pays et ne l'arpente pas,
Ami, Dieu n'a pas fait les peuples au compas.

La pensée de la fuite du temps, du néant de l'homme et de la vie, estompe presque tous ses paysages d'un accent intérieur, profond, attendri qui en accroît la beauté.

C'est que la philosophie est la source la plus pure de la mélancolie, et Lamartine s'y abreuve, et il y puise des traits d'intime humanité, s'attachant à découvrir

> Le dernier fond de tout âme : une larme !

Citons au moins l'exclamation de Jocelyn revoyant, après plusieurs années, la grotte des Aigles, où il vient ensevelir Laurence :

> Oh ! qu'en peu de saisons les étés et les glaces
> Avaient fait du vallon évanouir nos traces !
> Et que sur ces sentiers, si connus de nos pieds,
> La terre en peu de jours nous avait oubliés !.....
> .....Oh ! terre qui produis tes fleurs et qui t'en joue,
> Oh ! voilà donc aussi ce que tu fais de nous !
> Nos pas sur tes vallons tu les laboures tous.....

C'est pourquoi, — et voici le remède consolateur, — cette terre .

> Nous la traverserons sans y mêler nos cœurs,
> Comme un couple d'oiseaux dont le gîte est ailleurs.....

*
* *

Eh bien ! le sentiment de la nature, même poussé jusqu'à la rêveuse extase, à la passion, à la philosophie, est-il le sommet de notre ascension de la poésie ? Vous venez presque de l'entendre, le poète répond toujours : Excelsior ! L'amour et l'extase et la philosophie n'ont point leur cime ici-bas : derrière le visible, l'invisible ; au-dessus du rêve, la prière : la poésie n'est complète que lorsqu'elle va jusque-là. Voilà son terme et voilà l'idéal !

Sous la nature enfin découvre son auteur :
Qui n'a pas entendu cette voix dans son cœur[1] ?

Cette voix, c'est le cantique sans fin, de gloire et de reconnaissance, que la nature chante à Celui qui a semé son ciel d'étoiles, vêtu ses monts d'étincelante hermine et de féconde verdure. L'homme qui l'entend et peut la redire avec l'émotion de l'âme et les splendeurs de la pensée, celui-là est le grand poète, le psalmiste, le prophète inspiré de la nature, celui-là est David ou Lamartine.

Tel fut bien le caractère le plus éclatant et le plus neuf de la poésie de Lamartine, de sa poésie de la nature comme de sa poésie de l'amour, même (que les temps sont changés!) de sa politique. Et ce caractère est encore la raison du renouveau d'admiration dont Lamartine est l'objet dans notre siècle agonisant, plus que jamais tourmenté de la soif de l'idéal, et s'infligeant à lui-même le supplice de Tantale pour ne pas le voir où il est.

Montez donc, flottez donc, roulez, volez, vents, flamme,
Oiseaux, vagues, rayons, vapeurs, parfum et voix !
Terre exhale ton souffle ! homme élève ton âme !
Montez, volez à Dieu, plus haut, plus haut encore[2] !

La montagne, plus voisine du ciel, comme disait le tailleur de pierres de Saint-Point, devient le siège de prédi-

[1] Il est une langue inconnue
Que parlent les vents dans les airs,
La foudre et l'éclair dans la nue,
La vague aux bords grondants des mers.....
Les montagnes où meurt le jour,
La neige que le matin dore...
Le silence au fond des forêts.
(10e Harmonie.)

[2] Hymne du matin. *Harmonies.*

lection de cette poésie transcendante. Si la mélancolie s'y épure, l'âme s'y élève, et « le premier sens de l'humanité, le sens qui voit Dieu[1], » s'y exerce en une liberté plus sereine. Aussi, de même que la mer à Lamartine symbolise l'infini, de même les monts lui suggèrent l'*au-dessus,* et lui chantent l'éternel *sursum corda* de la Création :

Et contemplant de Dieu l'ombre ici plus visible,
Les yeux sur la nature, élever au Seigneur,
Dans des transports muets, l'hymne ardent de mon cœur.

Sur ces hauteurs resplendissantes, où nous sommes parvenus, il peut paraître difficile de faire un long séjour. Cependant le souffle du poète, inépuisable, nous donne presque à chaque page, dans des esquisses de l'au-delà, le dernier mot de la poésie de nos Alpes[2]. Les 2e, 3e et 4e *Époques* de *Jocelyn,* qui racontent le séjour à la Grotte des Aigles, au sommet des montagnes du Dauphiné, sont un hymne religieux de la nature, dont le charme et la variété égalent la grandeur : chant du printemps, de l'été, de l'automne et de l'hiver ; du matin, du midi et du soir ; de la nuit et du jour, de la sérénité et de la tempête. Voici un fragment du chant de la nuit :

O nuit majestueuse, arche immense et profonde,
Où l'on entrevoit Dieu comme le fond sous l'onde,
Où tant d'astres en feu, portant écrit son nom,
Vont de ce nom splendide éclairer l'horizon,
Et jusqu'aux infinis où leur courbe est lancée
Porter ses yeux, sa main, son ombre, sa pensée !
Et toi, lune limpide et claire, où je crois voir
Ces monts se répéter comme dans un miroir,
Pour que deux univers, l'un brillant, l'autre sombre,

[1] Préface de *Jocelyn.*

[2] Pour lui chaque herbe était un rayon d'évidence,
Un signe du grand mot où luit la providence.

Du Dieu qui les créa s'entretinssent dans l'ombre[1] !.
Et vous, vents palpitant la nuit sur ces hauts lieux,
Qui caressez la terre et parfumez les cieux ;
Et vous, bruit des torrents ; et vous, pâles nuages,
Qui passez sans ternir ces rayonnantes plages....
Ces pics aériens m'ont rapproché de vous ;
Je vous vois seul à seul, et je tombe à genoux !

Et, après la prière, cette vue surnaturelle de la nature produit la véritable extase, comme dans cet autre passage :

Mon âme transparente absorbait la lumière,
Et, sereine et brillante avec l'heure et le lieu,
D'un élan naturel se soulevait à Dieu :
Tout finissait en lui, comme tout y commence,
Et mon cœur apaisé s'y perdait en silence.

Dès lors, l'espoir de l'éternité s'élève en s'orientant vers son *gîte* divin :

Oui, dans les profondeurs des cieux où tu te voiles,
Dans ces espaces bleus, dans ces sentiers d'étoiles,
Il est, il est, ô Père, un suprême séjour
Que ta main comme un nid prépare au saint amour,
Des déserts dans tes cieux tout voilés de mystères,
Des cimes, comme ici, des grottes solitaires
Où les âmes en toi pour s'aimer s'enfuiront.....

*
* *

Cette ascension de la poésie, que nous venons de faire longue et découpée, Lamartine l'accomplit d'un seul trait, presque dans tous ses paysages, parlant tour à tour le

[1] Admirable paraphrase, et non prévue sans doute, de cette belle parole de la liturgie : *Hunc noctunum splendorem invisibilis regenerator accendi.*

langage des sens, du cœur et de l'âme ; passant, d'un souffle indivisible, de l'objet à l'image, de l'image au sentiment, du sentiment à la rêverie, et de la rêverie à l'idéal divin ; s'élevant parfois d'un seul coup d'aile de la beauté à Dieu. — A ce titre, n'est-il pas alpestre toujours, même en dehors des Alpes ?

La plus remarquable de ces ascensions est, ce me semble, ce qu'on pourrait appeler l'épithalame du printemps, au commencement de la 4e Époque. Nous y verrons à merveille les deux caractères, les deux fleuves de la poésie lamartinienne, la rêverie berceuse et l'enthousiasme jaillissant, (le Rhône et la Saône,) se pénétrer et se confondre.

(La Grotte, 6 mai 1834.)

Il est des jours de luxe et de saison choisie
Qui sont, comme les fleurs précoces de la vie,
Tout bleus, tout nuancés d'éclatantes couleurs,
Tout trempés de rosée et tout fragrants d'odeurs,
Que d'une nuit d'orage on voit parfois éclore,
Qu'on savoure un instant, qu'on respire une aurore,
Et dont, comme des fleurs, encor tout enivrés,
On se demande après : « Les ai-je respirés ?
Tant de parfum tient-il dans ces étroits calices ?
Et dans douze moments si courts tant de délices ? »
Aujourd'hui fut pour nous un de ces jours de choix :
Éveillés aux rayons du plus riant des mois.....
Nous nous sommes levés le cœur déjà rempli,
Ne pouvant contenir l'impatient délire
Qui nous appelle à voir la nature sourire,
Et nous sommes allés, pas à pas, tout le jour,
Du printemps sur ces monts épier le retour.

Je passe la description de la fonte de la neige sous « le rayon rose », de tous les prismes brillants qu'elle offre à la lumière, de l'éclat, du murmure et de la division des mille filets d'eau qu'elle fait naître ;

L'air tiède et parfumé d'odeurs, d'exhalaisons,
Semblait tomber avec les célestes rayons,
Encor tout imprégné d'âme et de sèves neuves,
Comme l'air virginal qui vint fondre les fleuves
Du globe enseveli dans son premier hiver,
Quand la vie et l'amour se respiraient dans l'air :
Il soufflait des soupirs, il apportait des nues
Des tiédeurs, des odeurs, des langueurs inconnues ;
Il caressait la terre avec de tels accords,
Il étreignait les monts avec de tels transports,
Il secouait la neige et les troncs et les cimes .
Avec des mouvements et des bruits si sublimes,
Que l'on croyait entendre, entre les éléments,
Des paroles d'amour et des embrassements,
Et, dans les forts soupirs qui semblaient les confondre,
L'eau, la terre, et le ciel, et l'éther se répondre.
Tout ce que l'air touchait s'éveillait pour verdir.....

Le poète fait alors miroiter, sous son pinceau, les premiers mouvements de la feuille, des arbres et des oiseaux, de l'essaim des insectes et des papillons, et de ces poussières de vie que le printemps fait éclore dans un mélodieux bourdonnement, et il poursuit :

Oh ! que n'eût enivré l'ivresse universelle
Que l'air, le jour, l'insecte, apportaient sur leur aile?
Oh ! que n'eût réchauffé cette haleine des airs
Qui tiédissait la neige et fondait les hivers?
La sève de nos sens, comme celle des arbres,
Eût fécondé des troncs, eût animé des marbres ;
Et la vie, en battant dans nos seins à grands coups,
Semblait vouloir jaillir et déborder de nous.....
Nous restions des moments, sans parole, à rêver.....
Mais toute la montagne était la même fête.....
Et chaque heure du jour en sa magnificence,
Apportant sa couleur, son bruit ou son silence,
A la grande harmonie ajoutait un accord,
A nos yeux une scène, à nos sens un transport.
Enfin, comme épuisés d'émotions intimes,
L'un à côté de l'autre, en paix nous nous assîmes.

La description reprend, et leur cœur, d'abord muet de

plénitude, finit par déborder en un dialogue enflammé. L'un dit :

Mon âme cherche en vain des mots pour se répandre ;
Elle voudrait créer une langue de feu
Pour crier de bonheur vers la nature et Dieu.

L'autre répond :

Je sentais dans mon cœur, au rayon de ce jour,
Des élans de désirs, des étreintes d'amour
Capables d'embrasser Dieu, le temps, l'espace,
Et pour les exprimer ma langue était de glace.
Cependant la nature est un hymne incomplet,
Et Dieu ne reçoit pas l'hommage qui lui plaît
Quand l'homme, qu'il créa pour y voir son image,
N'élève pas à lui la voix de son ouvrage ;
La nature est la scène et notre âme est la voix.
Essayons donc, ami, comme l'oiseau des bois,
Comme le vent dans l'arbre ou le flot sur le sable,
De verser à ses pieds le poids qui nous accable,
De gazouiller notre hymne à la nature, à Dieu :
Créons-nous, par l'amour, prêtres de ce beau lieu !
Sur ces sommets brillants son soleil le proclame,
Proclamons l'y nous-même et chantons-lui notre âme !

Et ils chantent en effet ce sublime cantique de Jocelyn et de Laurence, et la poésie, commencée sur la terre, s'achève aux portes du ciel.

*
* *

De cette conception ascendante de la poésie, dont il donne de si admirables exemples, Lamartine n'est pas sans avoir formulé la théorie. C'est dans *Jocelyn* (3e époque), au sein des Alpes, que se trouve cette belle élévation sur le mystère de la beauté :

Beauté, secret d'en haut, rayon, divin emblême !
Qui sait d'où tu descends ? Qui sait pourquoi l'on t'aime ?

que le poète termine par l'exclamation célèbre qui trace d'un jet toute son esthétique : « L'habitante est plus belle ! » — L'habitante, l'âme, dans la nature, c'est la pensée de Dieu[1].

Il est un chapitre du *Cours de Littérature* où Lamartine expose sa thèse d'une façon bien significative : le 167e et dernier Entretien « sur la Poésie ». Il cherche précisément où est la poésie du paysage. Elle n'est pas notamment dans une plaine uniquement fertile et agréable aux seuls yeux du laboureur ; ce n'est pas l'utile qui constitue la poésie. « Mais vous approchez des Alpes », continue-t-il, — et vous allez le voir parcourir en arpéges émus tout le clavier de l'admiration, — « mais vous approchez « des Alpes, les neiges violettes de leurs cimes dentelées « se découpent, le soir, sur le firmament profond comme « une mer : l'étoile s'y laisse entrevoir au crépuscule « comme une voile émergeant sur l'Océan de l'espace « infini ; les ombres glissent de pente en pente sur les « flancs des rochers noircis de sapins ; des chaumières « isolées et suspendues à des promontoires, comme des « nids d'aigles, fument du feu du soir, et leur fumée « bleue se fond en spirales légères dans l'éther ; le lac « limpide, dont l'ombre ternit déjà la moitié, réfléchit « dans l'autre moitié les neiges renversées et le soleil « couchant dans son miroir..... des milliers d'étoiles, « maintenant visibles, flottent comme des fleurs aqua-

[1] Et puis il s'élevait une seule pensée,
Comme une pyramide au milieu du désert.
(L'Occident. *Harmonie.*)

« tiques de nénuphars bleus sur les lames; le firmament « semble ouvrir tous ses yeux pour admirer ce coin de « terre ; l'âme la quitte, elle se sent à la hauteur et à la « proportion de s'approcher de son créateur presque « visible ; elle pense à ceux qu'elle a connus, aimés, per- « dus ici-bas, et qu'elle espère, avec la certitude de « l'amour, rejoindre bientôt dans la vallée éternelle ; elle « s'émeut, elle s'attriste, elle se console, elle se réjouit ; « elle croit parce qu'elle voit, elle prie, elle adore, elle « se fond comme la fumée bleue des chalets, comme le « bruissement du sable sous le flot, comme la lueur de « ces étoiles dans l'éther, avec la divinité du spectacle.

« Voilà la poésie du paysage ! — poursuit-il. Je vous « défie de parler en sa présence le langage vulgaire. La « poésie est née en vous, elle vous inonde, elle vous « submerge, l'hymne ou l'extase naissent sur vos lèvres, « le silence ou les vers sont seuls à la mesure de vos « émotions ».

*
* *

La faculté de gravir, avec une aisance et une ampleur sans rivales, tous les échelons de la poésie, a permis à Lamartine de réaliser la poésie intégrale, et en a fait un poète unique. — « Je ne le compare pas, disait Alexandre Dumas, je le sépare. »

Elle en a fait de même un poète universel. n'appartenant à aucune école, et les réunissant en quelque sorte toutes en lui. — Classique, il l'est par l'harmonie de son vers et par l'expression la plus sublime des idées générales ; romantique, par l'accent le plus ému du sentiment

personnel ; descriptif et naturaliste, dans la mesure qu'il convient de ne pas dépasser ; impressionniste, par sa recherche et sa traduction de la pleine lumière ; psychologue, par la pathétique analyse du cœur qui se déploie dans *Jocelyn ;* pessimiste, juste assez pour appliquer avec une dextérité souveraine le remède de l'immortalité.

Et symboliste, qui l'a été mieux que lui ? N'a-t-il pas donné au style les ailes de l'esprit ? n'a-t-il pas extrait de son âme et versé dans la nôtre cette essence de la poésie qui consisterait à suggérer plus qu'à exprimer ? n'a-t-il pas entendu et fait parler l'intimité des choses ? Les néo-symbolistes, qu'ajoutent-ils, sauf une rêverie indistincte, pour emprunter leur langue, d'inintelligibles accouplements de mots ou d'étranges applications de la couleur à la parole ? — Et si l'on me nomme encore les néo-idéalistes, les fabricants « d'au delà », les chercheurs d'irréel, que n'en reviennent-ils simplement à cette voie lactée de l'idéal, si merveilleusement constellée par Lamartine ?

CONCLUSION.

Nos ascensions étant terminées, il est temps de clore cette longue et périlleuse étude dans laquelle, si mon inexpérience m'a été traîtresse, j'espère du moins n'avoir pas trahi l'amour de nos belles Alpes, ni le culte d'un grand poète.

J'espère aussi avoir le droit de conclure que nos Alpes, avant même d'avoir leurs touristes et leurs flots d'admirateurs, ont eu leur chantre inspiré, leur cygne, « le cygne des neiges », — le mot est de lui, appliqué à Jocelyn, cet autre lui-même.

Par le fait, il y a soixante ans, au moment où s'imprimait *Jocelyn,* qui donc songeait aux Alpes du Dauphiné, lesquelles n'étaient même pas encore cette expression géographique usitée depuis? Et où en était la noble passion de l'Alpinisme, dont nous sommes si heureux et si fiers? Ne pouvons-nous pas dire, Messieurs, qu'elle naissait dans ce beau poème dont les Alpes du Dauphiné, partout présentes et chantantes, sont aujourd'hui pour nous le principal, le plus éclatant personnage? —Elle naissait, car le grand poète, en faisant flamboyer nos Alpes devant les imaginations, attirait sur elles tous les regards des lettrés et des artistes; et les peintres ne tardaient pas à venir rajeunir leurs pinceaux à ces nouveaux spectacles; et des hommes comme Montalembert visitaient nos montagnes; et un Lacordaire y dressait sur les hauteurs la tente d'une liberté (pour un temps) reconquise. — Elle naissait, et le mouvement commencé ne s'est plus arrêté, et Lamartine, avant de mourir, a pu voir se propager cette ardeur

nouvelle, qui répond si bien à la tendance de sa poésie comme au premier besoin de l'homme, celui de lever les yeux en haut.

Ferais-je trop d'honneur à l'Alpinisme en rattachant à la poésie ce qui ne serait qu'un sport ? Vous jugerez comme moi que, loin de s'exclure, l'un peut et doit s'allier à l'autre. A tout le moins, le sport serait le couchant d'une idée dont la poésie aurait été l'aurore. Revenons à l'aurore, Messieurs, pour la saluer et l'entretenir.

Ils l'ont bien saluée et ils ont su ce qu'ils devaient à Lamartine les nobles poètes qui l'ont suivi, tel cet admirable Laprade. La critique, affranchie des préjugés d'école et des étroitesses de la politique, lui paye largement le tribut de l'admiration. Mâcon, la ville natale, s'est honorée en célébrant, en 1890, le centenaire de sa naissance, par des solennités littéraires, religieuses et populaires tout ensemble, superbement organisées par une de vos sœurs, l'Académie de Mâcon, sous la présidence d'un Dauphinois, membre associé de votre Compagnie, M. le baron Lombard de Buffières. Le collège de Belley s'apprête, à son tour, à fêter la mémoire de son plus illustre élève. Les funérailles de la nièce aimée et dévouée, Mme Valentine de Cessia-Lamartine, viennent de remuer de nouveau les populations des rives de la Saône aux bords de la Valouze. — L'Académie delphinale n'a pas méconnu les devoirs de sa province envers la poésie, puisqu'un de ses membres eut l'honneur de couronner par un sonnet la statue de Lamartine à Mâcon.

Mais le grand public a oublié ; mais la Savoie, Chambéry et Aix, le Dauphiné même et Grenoble et l'Alpinisme paraissent avoir oublié.

Pourtant Lamartine a fait pour les Alpes du Dauphiné, et

avec combien plus de magnificence, ce que J.-J. Rousseau a fait pour le lac Léman, Schiller pour les Alpes helvétiques ! Pourtant nos voisins des cantons Suisses ont manifesté et gardent toujours à leurs bienfaiteurs, à leurs Christophe Colomb poétiques, une reconnaissance nationale. — Nous, qu'avons-nous fait pour le nôtre ? Sans doute, cédant comme à un retour de mode littéraire, et après avoir vu épousseter avec sympathie la statue de Lamartine, nous sommes de ceux qui ont rouvert les *Méditations,* les *Harmonies* peut-être. Mais combien peu se doutent, parmi les fervents de nos montagnes, que ce paradisiaque *Jocelyn,* comme on l'a nommé, est tout rempli, tout vibrant des Alpes du Dauphiné ? Les illustrations, la plupart romantiques et banales, de ses éditions l'ont ignoré elles-mêmes, sauf trois planches de M. Besnard, dans l'édition de Jouaust, de 1885, où se révèlent le séjour de l'artiste à Saint-Ismier et la vue des œuvres de Guétal.

« Je veux que cela me survive un demi-siècle », écrivait Lamartine à Aymon de Virieu en lui envoyant *Jocelyn.* Le délai est à moitié expiré, et il me paraît que cette œuvre a en elle un nouvel élément d'immortalité, non pas dans le drame qu'on a seul vu d'abord et qui est malheureusement critiquable, mais dans son cadre alpestre qui a passé comme inaperçu aux yeux de l'ensemble des lecteurs, et qu'il faudrait pouvoir détacher, car il est de tous les temps et pour toutes les âmes ! — Le Jocelyn du cœur a fait tort au Jocelyn de la nature.

Ah ! ce dernier frapperait sans doute davantage nos contemporains, si Lamartine avait mis les noms et les étiquettes actuelles sur nos Alpes du Dauphiné, s'il avait appelé les *Aigles,* la Pra, Belledonne ou Champrousse ; s'il

6

avait nommé la cascade de l'Oursière, les lacs Robert ou Doménon; si *Valneige* était simplement Valloire, ou Arvillard, Entremont ou la Ruchère. Mais, en ce temps-là, outre que ce n'était point l'usage de la poésie, ces noms, il faut bien le dire, n'étaient pas même prononcés à Grenoble. Ne reconnaîtrons-nous pas nos merveilles sous la gaze qui les poétise? Et si elles sont ornées de quelques festons d'emprunt, aurons-nous l'étrange courage de méconnaître le fond, pour ne songer qu'à reprocher au poète d'avoir voulu faire la montagne trop belle?

Je termine par une réflexion que vous aurez faite avant moi : tandis qu'une grande place de notre cité résonne du nom retentissant d'un autre grand poète, le nom de Lamartine n'est inscrit tout à côté que sur un lambeau de rue. Et pas un des pics étincelants de notre chaîne, pas même un glacier, pas même une grotte ne lui rend encore ce tardif hommage! En attendant, (ô clairvoyance de la popularité!) J.-J. Rousseau a chez nous, on ne sait pourquoi, sa grotte et son désert.

Ah! quelle ovation, j'aime au moins à penser, accueillerait Lamartine si, vivant encore et invité par nos Sociétés alpines, au nom de cette passion des montagnes qui grandit toujours, il venait nous visiter! Comme il faudrait le porter en triomphe en face du panorama des Alpes de Jocelyn!

C'est ce que j'ai tenté de faire dans l'humble mesure de mes forces, c'est ce que l'Académie fera, avec l'autorité qui lui appartient, en saluant une fois de plus le grand nom de Lamartine.





RÉPONSE

AU

DISCOURS DE RÉCEPTION DE M. VICTOR NICOLET

PAR

M. Marcel REYMOND

PRÉSIDENT

Monsieur,



En vous souhaitant la bienvenue, il me semble impossible de ne pas vous reprocher la longue attente que vous nous avez imposée. Mais je n'aurais garde d'insister, car ces retards bien involontaires n'ont été que la conséquence des lourdes tâches d'une vie dignement remplie. Et aujourd'hui même, c'est vous qui serez le plus cruellement puni. Songez, en effet, si vous vous étiez plus hâté, quelles paroles vous eussent accueilli. Hier encore, M. Paul Fournier, qui pourrait s'entretenir

avec vous de tous les sujets qu'il vous plairait de traiter, aurait pu tout particulièrement nous signaler votre Thèse de Doctorat sur la *Déconfiture,* travail tout nouveau et qui n'a pas cessé d'être utilement consulté. Vous nous parlez en ce jour de philosophie, songez avec quelle noblesse de langage et de pensée M. Charaux eût pu vous donner la réplique, et quels accents pénétrants M. l'abbé Ginon eût trouvés dans son âme de prêtre et de poète, pour parler du grand maître que vous avez fait revivre à nos yeux.

Pour moi, je ne saurais que vous remercier d'avoir réservé à ma vieille amitié le plaisir de vous recevoir au nom de notre Académie. Plus que tout autre, je puis dire quels furent les labeurs et les succès de votre jeunesse. Partout où vous avez passé, au collège, à l'école de droit, au barreau, tous les concurrents, quels qu'ils fussent, ont dû s'incliner devant vous et vous céder le premier rang.

De tels succès, une aptitude si remarquable pour les travaux littéraires et juridiques, vous désignaient tout naturellement pour occuper une place d'honneur au barreau ou dans les rangs de la magistrature ; les circonstances en décidèrent autrement et firent de vous un industriel.

Ce fut avec quelque hésitation de votre part, et au grand étonnement de vos amis. Était-il nécessaire d'avoir si péniblement amassé un si précieux bagage littéraire pour devenir un industriel ? N'était-il pas à craindre que cette haute culture intellectuelle fût non seulement inutile, mais nuisible même, en détournant votre esprit des réalités de la vie pour le retenir dans ces régions élevées où fréquentent les lettrés et les philosophes, mais où l'on a peu d'espoir de rencontrer les hommes d'affaires ? A ceux qui pensent que notre système d'éducation est défectueux, bon à produire des Mandarins de lettres, mais

inapte à nous préparer aux luttes sur le terrain économique, votre exemple est la plus éloquente des protestations.

Au surplus, ces études de droit, si laborieusement poursuivies, n'ont pas été perdues pour vos concitoyens, et ont fait de vous un des magistrats les plus éminents de notre Tribunal de commerce.

Aujourd'hui, par le beau discours que nous venons d'entendre, vous nous prouvez que le souci des affaires ne saurait être un obstacle aux études littéraires, et que les industriels Dauphinois peuvent tenir dignement leur place dans les sociétés savantes de leur province.

Le sujet que vous avez choisi était bien fait pour nous séduire, car il rattache à notre Dauphiné, beaucoup plus qu'on ne l'avait fait jusqu'à ce jour, une des plus grandes gloires de la France.

Que la montagne ait tenu une place prépondérante dans la pensée de Lamartine, c'est ce dont ne sauraient douter, après vous avoir entendu, ceux-là même que la lecture de ses œuvres n'aurait pas pleinement convaincus.

Quoi qu'on dise, ce n'est pas Milly, ce n'est pas la plaine ni les basses collines de la Saône qui ont marqué l'empreinte la plus forte dans les poésies de Lamartine, ce sont les Alpes, ces Alpes qui, dès sa plus tendre jeunesse, se sont imposées à son esprit.

Les premiers vers, le premier mot, qu'il ait écrit nous parlent déjà de la montagne :

« Souvent sur la montagne à l'ombre d'un vieux chêne,
« Au coucher du soleil tristement je m'assieds ;
« Je promène au hasard mes regards dans la plaine
« Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

« Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes,
« Il serpente et s'enfonce en un lointain obscur ;
« Là le lac immobile étend ses eaux dormantes
« Où l'étoile du soir se lève dans l'azur. »

Comment dans cette montagne et dans ce fleuve aux vagues écumantes reconnaître les coquettes collines de Milly ou le cours indolent de la Saône. C'est, à n'en pas douter, notre région des Alpes, notre Isère ou le Rhône à son entrée en Dauphiné qui ont servi de modèle à ces premières strophes des *Méditations*.

Et pourquoi? D'où vient cette influence des Alpes dans l'œuvre de Lamartine? influence toute nouvelle, que la littérature française n'avait pas encore connue avant lui. Est-ce simple accident, pure fantaisie, caprice d'un touriste que la passion de la chasse a conduit dans nos bruyères? Combien d'autres, avant Lamartine, n'étaient-ils pas venus dans nos Alpes, sans penser qu'elles pussent recéler dans leurs glaciers et leurs rochers la matière d'une si riche poésie.

C'est, il me semble, parce que la montagne et les idées qu'elle inspire convenaient bien réellement aux plus secrètes aspirations de la pensée française dans les premières années de notre siècle. Après le grand effondrement des croyances religieuses au XVIIIe siècle, après ce débordement de jouissances matérielles que la Révolution loin d'arrêter ne fit qu'accroître, le commencement du XIXe assista à un énergique réveil du spiritualisme. L'idée de l'âme, de la vie future, de la divinité, hante tous les esprits et inspire toutes les œuvres littéraires.

Or, nulle part peut-être, ces idées ne s'imposent à l'esprit de l'homme avec plus de force que dans la solitude des hauts sommets, loin de tous les bruits de la

terre. La montagne est spiritualiste. Que de fois Lamartine nous le dira, par exemple dans ces vers écrits à la Grande-Chartreuse :

Jéhovah de la terre a consacré les cimes,
Elles sont de ses pas le divin marchepied.
C'est là qu'environné de ses foudres sublimes,
Il vole, il descend, il s'assied.

De nos jours, à la suite des revers de 1870, nous avons vu renaître en France un ardent désir de grandir notre âme, d'entrer dans une vie plus virile et plus saine, et la montagne, pour la seconde fois en ce siècle, est intervenue dans la formation de l'esprit français. Recherchée parce qu'elle enseigne et développe ces grandes vertus qui sont l'énergie, le sang-froid, le courage, l'abnégation, le dévoûment, elle a fortifié chez nous ce sentiment de spiritualisme qu'elle avait contribué à faire naître au commencement du siècle, grâce à la poésie de Lamartine.

Après avoir dit pourquoi Lamartine a recherché la montagne, vous nous avez montré comment il l'a vue et décrite.

Le sentiment le plus simple que l'homme éprouve devant la nature est un sentiment de bien-être; il admire la fécondité du sol et la beauté du climat. Il aimera tour à tour la chaleur du soleil apaisant la rigueur de l'hiver et la fraîcheur des ombrages au milieu des ardeurs de l'été. Ces sentiments prenaient naissance tout naturellement dans les régions tempérées de la France et ce sont eux surtout qu'ont chantés les poètes français. Et lorsqu'ils sont allés dans la montagne, c'est ce côté de nature qu'ils ont compris le premier, admirant et décri-

vant la richesse du sol, l'ombre des bois et le murmure des ruisseaux.

Lamartine dans une page admirable a dit sur ce point tout ce qu'on peut en dire et, malgré la longueur du passage, qu'il me soit permis d'ajouter cette citation à celles que vous avez si bien su choisir.

Celui qui voit briller ces Alpes, d'où l'aurore,
Comme un aigle, qui prend son vol du haut des monts,
D'une aile étincelante ouvre les cieux, et dore
Les neiges de leurs fronts ;

Celui-là, l'œil frappé de ces hauteurs sublimes,
Croit que ces monts glacés qu'il admire et qu'il fuit,
Ne sont qu'affreux déserts, rochers, torrents, abîmes,
Foudre, tempête et bruit !

Mesurons-les de loin, dit-il ; mais si sa route
Le conduit jusqu'aux flancs d'où pendent leurs forêts,
S'il pénètre au vain bruit de leurs eaux qu'il écoute
Dans leurs vallons secrets,

Il y trouve, ravi, des solitudes vertes,
Dont l'agneau broute en paix le tapis velouté,
Des vergers pleins de dons, des chaumières ouvertes
A l'hospitalité ;

Des sources sous le hêtre, ainsi que dans la plaine,
De frais ruisseaux dont l'œil aime à suivre les bonds,
De l'ombre, des rayons, des brises dont l'haleine
Plie à peine les joncs ;

Des coteaux aux flancs d'or, de limpides vallées,
Et des lacs étoilés des feux du firmament,
Dont les vagues d'azur et de saphir mêlées
Se bercent doucement ;

Il entend ces doux bruits de voix qui se répondent,
De murmures du soir qui montent des hameaux,
De cloches des troupeaux, de chants qui se confondent
Aux sons des chalumeaux;

Marchant sur des tapis d'herbe en fleurs et de mousses :
Ah ! dit-il, que ces lieux me gardent à jamais !
La nature a caché ses grâces les plus douces
Sous les plus hauts sommets !

Mais quel que soit le charme d'une telle nature, ce n'est pas toute la montagne ; à vrai dire, ce n'est pas elle dans sa véritable essence. Car ces prairies, ces ruisseaux, ces bocages, tout comme dans nos Alpes, on peut les rencontrer en Beaujolais ou en Normandie. La nature même de la montagne et, je puis dire, sa vraie poésie, doit être cherchée ailleurs. C'est dans le roc, dans le glacier, dans ses solitudes inanimées que la montagne se manifeste réellement à nous dans toute sa grandiose poésie.

Or, pendant longtemps cette haute montagne semble n'avoir été pour les hommes qu'un sujet de terreur et d'aversion ; et c'est une des gloires de Lamartine de l'avoir révélée au public français pour la première fois dans son beau poème de *Jocelyn.*

Dans ces dernières années, l'alpinisme a complété l'œuvre de Lamartine en contribuant à rendre la montagne populaire. En nous donnant ces qualités d'énergie qui nous permettent d'en braver les dangers, il nous a permis d'en admirer librement toutes les beautés.

Et ce ne sont plus seulement les vallons fleuris qui charment les touristes ; nulle part, peut-être, ils ne paraissent éprouver d'émotions plus vives que dans les austères solitudes de nos hauts sommets.

Aujourd'hui, il n'est plus de mode dans l'alpinisme d'employer les termes d'effroi qui étaient naguère comme inséparables de la description des montagnes, et l'on reprocherait même à Lamartine d'avoir fait dans *Jocelyn* un trop grand abus des « gouffres », des « abîmes » et des « vallées noires ».

Prenons garde toutefois que trop de familiarité n'atténue chez nous le prestige de la montagne. Son véritable caractère est la grandeur. Ce n'est pas seulement un miroir qui reflète l'azur de l'aurore ou la pourpre du couchant, c'est le désert et l'immensité, c'est la nature vierge, telle qu'elle est sortie des mains du créateur, et c'est elle qui, plus que tout autre, peut nous parler de lui et nous faire connaître sa souveraine puissance.

Mais je m'attarde sur vos pas et je ne voulais que vous dire un mot de bienvenue, vous remercier, vous qui avez su, dans une vie absorbée par le travail, réserver une si large place à l'étude de la poésie.

Vous êtes bien vraiment un fils de ce Dauphiné où s'allient dans une admirable union l'art et le travail, un fils de cette terre féconde qui sait faire germer et le labeur qui nourrit notre corps et la poésie qui nourrit notre âme.

TABLE DES MATIÈRES

LAMARTINE ET LES ALPES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE